

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

## DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISSANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I

Montreal, (Bas-Canada.) 1er Janvier 1859.

No. 1.

SOMMAIRE:—A nos lecteurs.—Modération dans la défense des principes.—Bataille de Chatoanguay, par Adélaré Boucler. Ecyer.—Le Progrès, par Messire J. Bourgeant.—Institut Canadien Français.—Un mot à l'occasion de la lecture de M. Bourassa.

### AVIS TRÈS IMPORTANT.

Les Éditeurs de l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial* considèrent comme abonnés ceux qui ayant reçu les deux premiers numéros, ne les renverront pas immédiatement.

Dans l'intérêt du bien que cette publication est appelée à produire on est respectueusement prié de s'en faire les zélés propagateurs.

Depuis longtemps plusieurs personnes ayant témoigné le désir de voir réunies en un volume à part les lectures faites jusqu'à ce jour ou à faire aux Séances du *Cabinet de Lecture Paroissial* de Montréal, nous avons cru devoir céder à ce vœu en hasardant cette publication. Nous ne nous dissimulons pas que plusieurs de ces morceaux, pourront peut-être paraître un peu sérieux pour une certaine classe de lecteurs; tous les âges ne conviennent pas à toutes les natures, les goûts varient au-delà de l'infini, et qui pourrait se promettre de plaire à tous? D'autre part plusieurs de ces lectures ayant été déjà reproduites en tout ou en partie ou analysées par les journaux, nous avions à craindre de ne présenter au public que des choses déjà connues, et ôter par là à ce recueil le charme quelconque de la nouveauté. Pour obvier de quelque manière à ce double inconvénient, nous avons cru pouvoir insérer dans cette revue quelques pièces étrangères, prises çà et là dans des écrivains connus et dont le mérite peut ajouter quelque prix à ce recueil et plaire par leur variété. Ainsi composé, nous osons espérer que cet ouvrage, à la fois instructif et agréable, pourra être d'une véritable utilité et trouver dans le public un accueil bienveillant; nous croirions manquer à nos lecteurs si nous y insérions une seule pièce qui ne pût avoir qu'un but frivole et sans utilité réelle. C'est dans cette vue d'utilité générale que nous nous adressons à toutes les classes de la société.

En le recevant avec faveur ce n'est pas nous précisément qu'on voudra bien accueillir, ce sont les productions du *sol canadien*. A ce titre pourrions-nous douter de la sympathie que nous ambitionnons, nous osons presque dire que nous avons droit d'attendre.

Le titre modeste de *Echo* que nous avons choisi exprime parfaitement notre pensée; nous ne voulons rien créer, mais simplement répéter comme l'*Echo* les mille voix que le Religion et la Patrie peuvent nous faire entendre; ce sera toujours de doux sons à nos

oreilles et à nos cœurs que ceux qui seront inspirés par ces deux bouches sacrées, et quel est le cœur vraiment *Canadien* ou *Catholique*, car ces deux mots sont synonymes, qui voudrait n'en pas dire autant. Que ne peut bientôt luire le jour où un seul *Echo* ne redira plus qu'une voix *Religion et Patrie*!

L'on nous permettra de donner place dans ce recueil à un travail fortement pensé, que nous empruntons à un journal étranger. Il traite de la Modération qu'il faut apporter dans la défense des Principes.

Cet article nous a paru digne de l'attention de ceux qui par état ou par vocation sont jetés dans la polémique religieuse ou politique. Les lunes de la vie publique sont vives, souvent acharnées, chacun se croit appelé à mettre en lumière les erreurs, à redresser les torts des autres; nous devenons âpres et exclusifs dans nos jugements sur autrui, parceque nous ne nous méfions pas assez de nous-mêmes et que nous donnons trop à la passion qui égare, lors même que nous croyons n'être que justes et généreux. Nous avons lu pour nous-mêmes ces lignes si capables de nous faire entrer dans une douce et sereine appréciation des idées et des sentiments de ceux-là même que l'on est appelé à combattre.

### De la Modération dans la défense des Principes.

Les principes sont des vérités évidentes par elles-mêmes et que personne ne conteste. Les principes qui n'ont pas ce caractère d'évidence, peuvent être vrais malgré cela; mais c'est improprement qu'ils s'appellent principes.

S'il n'y avait pas de principes, pas de vérités évidentes par elles-mêmes, les hommes ne pourraient ni discuter, ni s'entendre sur rien. C'est de ces vérités qu'ils doivent partir, pour entamer la discussion, et pour arriver ensuite aux conséquences et aux conclusions qu'il s'agit de trouver.

Les doctrines les plus diverses, les opinions les plus contraires les unes aux autres, ont néanmoins des points sur lesquels elles sont d'accord; elles ne sont pas contraires en tout. Entre les unes et les autres se trouve un terrain neutre, où elles cessent de se combattre et où elles peuvent finir par s'entendre sur les questions qui les divisent.

Si les hommes consultaient toujours la raison, non seulement ils s'accorderaient, mais ils ne disputeraient point. Ce qui les oppose les uns aux autres, c'est le manque de raison, c'est la passion, c'est l'intérêt, c'est l'amour-propre. La vérité par elle-même ne les diviserait jamais; ce n'est pas elle qui les anime les uns contre les autres. Ceux qui la défendent par un véritable amour pour elle, supporteraient avec patience

ce ceux qui la combattent, persuadés que ces derniers s'imaginent la défendre aussi ; et ceux-ci en feraient autant par la même raison.

L'amour de la vérité est un don céleste ; c'est Dieu qui nous l'inspire directement. Cet amour est nécessairement pur à sa source ; il est sans passion, sans intérêt ; il ne s'irrite point, il ne perd pas patience ; et s'il s'enflamme dans un cœur, c'est sans brûler ni blesser personne.

Mais nous avons d'autres sentiments également naturels et qui nous entraînent souvent dans un sens opposé au premier. Ils ne détruisent pas l'amour de la vérité, et celui-ci demeure jusque dans nos plus grands égarements ; mais ils l'obscurcissent pour le moment, ils l'aveuglent et le séduisent, ils lui font poursuivre le fantôme pour la réalité, et alors dans nos relations avec le prochain, nous cessons facilement d'être patients et modérés.

Les personnes qui défendent habituellement la vérité, qui la connaissent et qui l'aiment véritablement pour elle-même, peuvent n'être pas tout-à-fait exemptes de passion, si quelque sentiment étranger se mêle à cet amour. Un peu d'orgueil, de vanité, d'ambition, de jalousie, de cupidité, d'opiniâtreté suffit pour les empêcher d'être dociles à la voix de la raison et de juger sans emportement. En montrant de la vivacité et de la violence dans la discussion elles s'imaginent n'être mues que par un vif intérêt pour la vérité, c'est ce qui les trompe ; et si elles allaient au fond de leur cœur, elles reconnaîtraient sans peine que l'âpreté de leur langage appartient à la passion, et non pas à l'amour de la vérité. La vérité se défend par elle-même ; sa grâce naturelle lui suffit ; et tout vêtement étranger lui est inutile, parfois même nuisible, si c'est la passion qui prend sa place.

Il ne s'agit pas ici de ce que l'on appelle l'ornement de la vérité, de la manière de la présenter, de l'embellir ou de la voiler, pour qu'elle arrive plus sûrement au cœur de l'homme ; c'est-à-dire que nous ne parlons pas des secrets qu'elle tire de l'art de bien dire et des formes qu'elle revêt pour mieux plaire. Ces dehors peuvent être très-utiles, et en diverses circonstances, même nécessaires.

Il n'est question que de ce que la passion mêle à la défense de la vérité ; et nous demandons ce que l'impatience, l'emportement, les paroles injurieuses, les reproches, les accusations peuvent ajouter à la force des arguments sur lesquels on s'appuie. Presque toujours ils les affaiblissent au lieu de les corroborer, et loin de rendre service à la vérité, ils lui font le plus grand tort.

Déjà, lorsqu'on défend la vérité avec une patience et une modération qui ne se démentent jamais, il est très-difficile de convaincre un adversaire et de lui faire avouer son erreur. Un tel aven est presque de l'héroïsme. Pourquoi ? Parce que l'adversaire a le plus souvent aussi ses petites passions qui faussent et obscurcissent sa raison, et parce que toutes les passions agissent d'elles-mêmes à l'occasion sans qu'on les excite. Que sera-ce si au lieu de s'adresser exclusivement à sa raison et à son bon sens, on se plaît au contraire à heurter ses passions, à l'humilier, à le décrier, à lui faire perdre l'estime du monde ? Alors, de son côté, il n'obéira qu'aux mouvements impétueux de l'âme, et il lui sera presque impossible d'imposer silence aux passions, pour n'écouter que la voix de la vérité.

Il est vrai qu'en défendant la vérité, on ne se propose pas toujours de convaincre ses adversaires, et que très-souvent on se borne à la fortifier et à la main-

tenir dans l'esprit de ceux qui ne la combattent pas. On s' imagine aisément alors qu'on n'a pas de formes à observer, pas de mesure à garder envers ceux qu'on refute, et l'on se persuade même que les coups dirigés en même temps contre les personnes et contre les principes, sont d'un effet plus sûr et plus grand que si les personnes étaient respectées. Cette conviction s'établit surtout naturellement à l'égard d'adversaires qui emploient eux-mêmes les moyens vidents et qui s'adressent plutôt aux passions de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs qu'à leur raison. On se combat, dit-on, avec les armes qu'ils emploient eux-mêmes, et on ne fait que rendre la partie égale.

C'est encore une erreur. Il ne faut pas que la partie soit égale entre les défenseurs de la vérité et ceux qui la combattent ; les armes ne sont pas les mêmes et elles ne doivent pas l'être. Les premiers ont assez d'avantages sur les seconds, sans recourir aux moyens qui ne leur appartiennent pas, et dont il est d'ailleurs prudent qu'ils s'abstiennent. La violence est plutôt un signe de faiblesse que de force, elle fait soupçonner, chez celui qui l'emploie un défaut de bonnes raisons, et d'arguments solides ; et l'on sait généralement qu'un langage passionné et injurieux est l'arme des mauvaises causes. De là vient que deux adversaires ou deux partis qui se montrent également emportés, sont censés avoir tort tous deux. Les gens raisonnables les condamnent sans distinction, s'imaginant qu'il s'agit d'une simple lutte entre deux ambitieux, pour qui tous les moyens sont bons.

Il y a donc toujours de l'avantage à user de modération ; il y en a surtout à bien traiter des adversaires qui ne le méritent pas ; le contraste est d'autant plus grand, et la cause de la vérité en paraît plus belle.

Avant de mettre sous les yeux de nos lecteurs le discours de Mr. Adélar Joseph Boucher sur la *Bataille de Châteauguay*, nous croyons leur être agréables en le faisant précéder des rapports qu'en a fait le *Journal de l'Instruction Publique*.

Voici venir, disait l'Honorable Mr. Chauveau, dans la petite revue mensuelle de son estimable journal, voici venir les plus sombres jours de l'automne, les longues soirées d'hiver ! La neige, il est vrai, n'a pas encore couvert le sol, et les jours ne sont pas encore, il s'en faut, aussi courts que nous les verrons bientôt ; mais, déjà, ceux qui n'ont pas comme nous le bonheur d'avoir tout un département et deux journaux sur les bras, ceux pour qui l'emploi du temps est un légitime sujet de préoccupation, ces malheureux en sont à se demander comment ils se tireront d'affaire dans la saison qui commence et semble ne devoir jamais finir.

Nos jeunes et vaillantes sociétés littéraires, académies et associations de tout genre, dont le pays est maintenant couvert, se chargeront de calmer les inquiétudes de ceux, du moins, qui aiment à combler les lacunes de l'activité canadienne, par des jouissances intellectuelles. Déjà, Montréal a donné l'exemple au reste du pays, et c'est à l'*Œuvre des Bons Livres* que revient, cette année, l'honneur d'avoir devancé les autres sociétés de la ville. Cette utile institution a choisi, pour inaugurer son cours de lectures pour cette saison, le 26 octobre, anniversaire de la bataille de Châteauguay. M. Adélar Boucher, qui s'était déjà tant distingué l'année précédente par sa lecture sur l'éloquence dans les beaux-arts, a été l'heureux orateur chargé de parler, cette année, de la glorieuse journée des Thermopyles canadiens. On

n'avait rien négligé pour la mise en scène de cette séance. L'orateur avait près de lui le portrait du héros du jour, le colonel de Salaberry, et une carte topographique représentant le champ de bataille de Châteauguay. De chaque côté de la tribune on voyait encore les portraits de Mgr. Plessis, évêque de Québec, et de M. Roux, ancien supérieur du séminaire de Montréal, grand vicaire administrant le diocèse en l'absence de l'évêque ; et qui publia une lettre pastorale admirable, au moment où la guerre fut déclarée. Ce mandement, une lettre du prince Edouard, père de notre Souveraine, au colonel de Salaberry, qu'il avait connu tout jeune homme, lors de sa résidence en Canada ; une description très-animée et très-heureuse de la bataille, accompagnée d'indications stratégiques sur la carte, de charmantes poésies, écrites par Mermet, officier aux Mârons, et dont l'une d'elles, *La Victoire de Châteauguay*, a déjà été donnée comme vers à apprendre par cœur dans notre journal, (1er vol. page 40) ; enfin, d'éloquentes paroles tirées, par le jeune orateur, du fond même de son sujet ; tout cela fut accueilli par de frénétiques applaudissements. Deux vieux voltigeurs, décorés de Châteauguay, MM. Bélinge et Charles Labelle, assistaient à la séance dont l'intérêt était encore relevé par la présence du député adjutant-général de la milice canadienne, le digne fils de l'immortel vainqueur. Le colonel de Salaberry ne put entendre, sans une vive émotion, tout ce qui fut dit de flateur pour sa famille, ni, surtout, ces vers de Mermet, qui ont dû lui rappeler de bien touchants souvenirs du foyer paternel :

Héros et citoyen, tendre époux et bon maître,  
Il est père de tous, sans vouloir le paraître ;  
Au camp Léonidas, aux champs Cincinnatus,  
Thémistocle au conseil, à table Lucullus ;  
Il réunit en lui les vertus du grand homme.

On contemple, on admire, et bientôt on s'amuse ;  
Le héros devient chantre et fait briller sa muse.  
Son aimable compagne aux convives flattés  
Présente l'ambrosie et porte des santés ;  
L'enfant avec amour gesticule et sautille,  
Je me tais : mais où donc ai-je tant vu, tant ri ?  
Chacun l'a deviné... c'est chez Salaberry.

La lecture fut précédée d'un discours de M. le supérieur de St. Sulpice, qui annonça la construction, déjà, commencée, d'un vaste édifice destiné au Cabinet de Lecture Paroissial, et elle fut suivie de plusieurs allocutions patriotiques, qui prolongèrent bien tard cette charmante soirée.

DISCOURS PRONONCÉ PAR ADELARD BOUCHER, ECUYER, SECRÉTAIRE  
DE LA COMMISSION SEIGNEURIALE, LE 26 OCTOBRE 1858.

#### UNE PAGE DE NOTRE HISTOIRE.

Mesdames et Messieurs,

Aujourd'hui—26 Octobre,—45 anniversaire de la glorieuse bataille de Châteauguay, le Cabinet de lecture Paroissial inaugure, vraiment sous d'heureux auspices, son troisième cours de séances littéraires. Le succès qui a constamment couronné cette œuvre admirable pendant les deux premières années de son existence, n'offre rien d'étonnant, si l'on en considère d'une part l'importance et l'utilité ; d'autre part le zèle que n'a cessé de déployer son habile et infatigable Directeur, et enfin, l'intérêt et la diversité des matières qu'y ont traité si souvent les savants lecteurs qui m'ont précédé dans cette tribune.

Il eut fallu sans doute, qu'aujourd'hui le discours d'ouverture coïncidant avec une aussi belle circonstance que celle qui nous réunit en ce moment, eût été confié à quelqu'un dont l'âge, l'expérience, et les talents éprouvés, eussent été une garantie assurée de l'intérêt que doit avoir cette séance : mais puisque ce devoir si honorable et si agréable à la fois, m'est dévolu, c'est une obligation sacrée pour moi de redoubler d'efforts pour que mon travail ne vous paraisse pas trop au-dessous du sujet et réponde à votre attente légitime.

Le choix d'un sujet qui puisse plaire à tous n'est pas ordinairement chose facile, mais j'ai ici cet avantage que celui que j'ai à traiter rencontrera toutes vos sympathies. A l'imitation donc du digne et savant ecclésiastique, (M. Rouxel) qui nous entretenait, vers cette époque, l'an dernier, de "*la vocation de la Colonie de Montréal*," je me propose aussi de traiter devant vous ce soir, une page des plus brillantes de notre histoire. J'ai dit "*traiter une page brillante*,"—votre indulgence comprendra que je n'ai pas entendu dire "*traiter brillamment*" cette page.

Qui d'entre vous, Mesdames et Messieurs, n'a point senti son cœur battre d'une noble envie en lisant dans l'histoire, ou en entendant raconter la vie de ces grands hommes qui ont passé, de temps à autre, sur la scène du monde, et dont le génie, le courage et les vertus ont jeté un si grand lustre sur les siècles où ils ont vécu ? N'était-ce pas ce que nous éprouvions tous lorsque, naguères encore, on nous donnait, du haut de cette tribune, ces esquisses si piquantes sur la carrière du maréchal St. Arnaud, sur le jeune vicomte de Villeneuve-Trans ; et sur l'immortel Pothier, dont le nom sera, dans tous les siècles, placé parmi ceux des plus célèbres juriconsultes et des plus illustres théologiens moralistes.

Et pourtant, ces hommes, comme tant d'autres, nous étions personnellement inconnus. Ils ont vécu sous d'autres climats et sous d'autres cieux ; mais leur courage, leurs vertus et leur science ont ennobli l'humanité, et à ce titre, l'humanité entière, n'importe le point du globe sur lequel ils aient vécu, les réclame pour des frères et leur accorde toutes ses sympathies et toute son admiration. Heureux, me disais-je, heureux le pays, qui peut se glorifier d'avoir donné le jour à de pareils hommes !

Mais, à ces réflexions venaient s'en mêler d'autres d'une nature affligeante pour un cœur canadien. Hélas ! me disais-je, notre beau pays du Canada, est-il donc si déshérité des faveurs du ciel qu'il ne puisse montrer au moins un seul homme qui ait laissé quelques traces remarquables de son passage ? En sommes-nous donc réduits à aller chercher à l'étranger des sujets pour les présenter à notre admiration et les proposer pour modèles à la jeunesse canadienne ?

Non, Mesdames et Messieurs, hâtons-nous de le dire, nous n'aurons point la honte d'avoir à avouer notre stérilité. Non, notre histoire nous fournit des hommes éminents, de grandes figures, qui ont laissé sur le sol que nous habitons, des traces glorieuses et durables : la mine est abondante, il ne faut que savoir l'exploiter.

Pendant que, tout plein de ces réflexions, je me disposais à mettre la main à l'œuvre, mon attention fut attirée par l'annonce d'un ouvrage qui venait de paraître à Montréal et qui avait pour titre : "*l'Héroïne de Châteauguay*" ou la fameuse bataille du 26 octobre 1813. J'ouvre le livre avec empressement. Mais quelle déception ! Ouvrage de pure fiction, et dont l'imagination de l'auteur avait fait tous les frais.

Intrigues, complots, où entrent en scène, Anglais, Canadiens, Américains et Sauvages. Je rejette le livre presque avec dégoût. Non ce n'est pas là une épisode de notre histoire : la vérité, la simple vérité historique avant tout ! On ne saurait trop s'élever contre cette étrange manière d'écrire l'histoire : c'est la défigurer, c'est la ravalier, c'est fausser l'esprit et les idées de la jeunesse, dans les mains de laquelle tombent ces livres de pure fiction.

Pourtant il me semble, Mesdames et Messieurs, que ce beau fait d'armes qui immortalisera à jamais la guerre de 1812, traité selon toute la vérité historique aura toujours droit d'exciter l'enthousiasme d'un auditoire canadien. Vous raconter les causes de cette guerre, les suites qu'elle a eues ; faire passer devant vous les acteurs de cette époque mémorable, c'est ce que je me suis proposé de faire, dans mon discours de ce soir : heureux, si je pouvais réussir à effacer, au moins en partie les impressions erronées qu'auraient laissées dans l'esprit de ceux qui l'ont lu, le roman que je viens de mentionner.

Et cependant, je n'ose presque continuer ; non que je doute de votre indulgence ; je sais qu'elle est acquise à tous ceux qui montent à cette tribune avec de la bonne volonté ; mais je l'avoue, je me sens mal à l'aise pour parler de notre histoire en songeant que nous avons près de nous un homme qui a déjà tant et si bien écrit du Canada, dans les Vies de messire Olier, des Sœurs Bourgeois, Youville et Mance et de Mlle Leber, et qui s'occupe, dit-on, dans ce moment à couronner ce travail par "l'Histoire générale de la Colonie de Montréal." Cependant ce savant biographe, fut-il ici présent, je n'en continuerais pas moins mon discours, persuadé que son indulgence est au niveau de sa profonde érudition.

J'entre donc en matière sans plus de préambule.

Nous sommes à cette époque de 1812 et de 1813. Vous savez qu'alors, toute l'Europe était en armes. Depuis plusieurs années, notre pays contemplant, avec anxiété, mais sans en ressentir les secousses, les luttes gigantesques de Napoléon I contre l'Angleterre et les autres grandes puissances de l'Europe. Cette guerre, il est vrai, gênait extraordinairement nos relations commerciales avec la France et certains pays de l'Europe, ses alliés ; mais avec l'Angleterre, notre commerce n'en était devenu que plus actif. Le blocus continental imposé par Napoléon à l'Angleterre, en lui fermant les ports de la Baltique, forçait cette puissance à venir s'approvisionner dans sa colonie, des choses qui lui étaient nécessaires et indispensables pour soutenir cette guerre désastreuse. Dès lors nos céréales, nos alkalis, notre bois de construction, atteignirent un prix presque fabuleux. Déjà, dès 1803, des chantiers de construction de marine marchande, établis au bas de notre ville, avaient donné à ce genre de commerce, une activité extraordinaire. Mais la cessation des hostilités, tarit pour nous cette branche d'industrie : il n'en reste plus de trace aujourd'hui.

Bien plus, l'état de paix, dont nous avons joui jusques là, ne devait malheureusement pas, non plus, durer longtemps. La Providence avait décrété que le souffle de la guerre, qui désolait l'Europe, traverserait les mers, et se ferait sentir dans cette colonie, naguères si heureuse.

Les Etats-Unis, voyant l'Angleterre engagée dans cette terrible lutte, en profitèrent pour élever contre cette puissance des motifs de plainte réels ou supposés. Déjà leur gouvernement avait décrété l'embargo sur les vaisseaux Anglais, et défendu même tout

commerce avec le Canada. Tout faisait donc présager une rupture ouverte entre les deux pays : elle ne se fit pas attendre. La guerre fut déclarée en juin de cette année 1812, et proclamée aussitôt solennellement à Québec et à Montréal.

Quoiqu'on s'attendit généralement à cet événement, il ne laissa pas néanmoins de causer partout une grande sensation. Les villes, en peu de jours, prirent un aspect tout militaire. La Presse jeta le cri d'alarme. Les citoyens s'assemblèrent, en masse, pour délibérer sur les dangers de la chose publique. Les Sauvages, nos fidèles alliés, accourus au premier signal, dansèrent leurs danses de guerre. Il n'y eut pas même jusqu'à nos paisibles maisons d'éducation, où le culte des muses ne faillit être interrompu pour les travaux de Mars. Partout retentissaient des chants guerriers, des refrains militaires :

Mourir, c'est rendre à la Nature,  
Un don qu'elle nous a prêté ;  
Quiconque meurt sous son armure,  
Renaît à l'immortalité.

Le bruit du tambour  
Nous rappelle au camp, Rataplan, &c.

Cependant, une grande inquiétude s'emparait involontairement de tous les esprits. Cette déclaration de guerre nous prenait à l'improviste. Nous n'avions, à opposer à l'ennemi, qu'à peu près deux régiments de troupes régulières.

Le Général Prevost, qui gouvernait alors la colonie, venait, il est vrai, d'ordonner la levée de quatre bataillons de milice d'élite et incorporée ; mais il fallait du temps pour organiser ces recrues, pour les exercer au maniement des armes. Il fallait surtout des chefs habiles et qui possédassent la confiance entière du soldat. Le danger était pressant, imminent : l'ennemi s'avantait en force.

D'un autre côté les Canadiens tournaient leurs regards vers leur Evêque, dont le patriotisme bien connu les assurait de la part pleine d'anxiété qu'il devait prendre dans le danger public. Ils voulaient avoir sa sanction avant de voler à la défense de la Patrie. Malheureusement, Mgr. Plessis, Evêque de Québec, était pour lors éloigné de sa ville épiscopale ; le soin des missions le retenait au fond du district de Gaspé. L'hésitation, le trouble furent extrêmes. Un moment de retard pouvait devenir fatal et compromettre la sûreté publique. Mais, rassurez-vous, Mesdames et Messieurs ; un homme va se rencontrer, qui, par sa parole puissante, va dissiper toutes les craintes et réveiller le courage dans tous les cœurs.

Cet homme, universellement respecté pour son éloquence, et son savoir, chéri pour ses manières engageantes et polies, cet homme dont le nom, (nous disent les mémoires du temps,) faisait, de son vivant, autorité dans la Province, c'était le très regretté Jean Henri Auguste Roux, septième Supérieur du Séminaire de St. Sulpice de Montréal. Nous n'avons pas eu le bonheur de voir cet homme vénérable, non plus que vous, jeunes compatriotes de mon âge qui m'écoutez : nous sommes venus trop tard ! mais plusieurs dans cet auditoire ont eu cet avantage. Leurs cheveux blancs attestent que déjà vingt sept hivers ont refroidi ses cendres (obüt Apr. 1831..) Mais ce qui le fera connaître de tous, ce sont les ouvrages qu'il a laissés ; monuments, qui survivront à sa mémoire. Grand nombre de traités, "ex-professo," sur des points de loi très compliqués et très difficiles, et également remarquables pour la clarté du style et la force du raisonnement, lui ont valu, ici comme en

Europe, les éloges des jurisconsultes les plus estimés.

Cet homme a mesuré, d'un coup d'œil, toute la gravité de la circonstance. En sa qualité de Grand Vicair de l'évêque de Québec, il va le remplacer, et prêcher la croisade, en son nom. L'appel qu'il fit alors, au peuple canadien, est un chef d'œuvre d'éloquence et de littérature : à ces titres, vous me permettrez de vous en faire la lecture, et vous verrez que l'éloignement du temps et des circonstances pour lesquelles il fut écrit, n'a rien enlevé à cette courte production, de sa fraîcheur ni de son mérite.

## MANDEMENT

DE MESSIRE JEAN-HENRI-AUGUSTE ROUX, VICAIRE-  
GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE QUÉBEC.

(Pour la Paroisse de Montréal.)

Dans ces temps difficiles, vous espériez, nos très chers frères, entendre la voix de votre Evêque : elle aurait été bien plus puissante sur vos cœurs. Mais puisque son zèle l'a éloigné de vous et qu'il nous a chargés de tenir sa place auprès des fidèles confiés à ses soins, nous osons vous recommander, en son nom, des devoirs qui vous sont chers, nous venons vous inviter à vous placer à la hauteur des circonstances,—à élever vos âmes au niveau de nos dangers.

La guerre, qui depuis tant d'années, désole les deux mondes, avait, jusqu'à présent épargné nos foyers. Au milieu des calamités qui pèsent sur tant de royaumes, nous ne cessons de goûter les douceurs de la paix, de jouir même de la plus riche abondance. Heureux, si nous avions mieux senti la main divine qui répandait sur nous ses bienfaits ! Nos voisins, jaloux de notre bonheur se sont armés pour nous le ravir ; ils viennent de nous déclarer la guerre ; ou plutôt, c'est un Dieu irrité qui veut se servir de leurs conseils et de leurs bras pour se venger de nos crimes.

Que ferons-nous, nos très chers frères, à la vue des maux qui nous menacent ? D'abord nous emploierons les ressources humaines. La jeunesse s'armera pour repousser une attaque injuste : au premier signal de nos chefs, elle marchera pour combattre l'ennemi. S'il était besoin d'exciter leur valeur martiale, que de motifs ne pourrions-nous pas leur représenter ? Nous vous rappellerions la bravoure de vos ancêtres, toujours prêts à voler au combat contre les ennemis de leur Roi,—tenant pour ainsi dire, comme les Juifs, une main à la charrue qui les nourrissait, et l'autre à l'épée qui défendait leur pays.

Vous êtes les enfants de ces héros.—Nous vous rappellerions cette bravoure personnelle qui semble née avec vous, et couler dans vos veines, avec le sang de vos pères. Chaque évènement nous en fournit quelque trait. Nous le vîmes cet enthousiasme guerrier qui vous saisit, quand la guerre il y a quelques années, semblait toucher à nos frontières. Nous l'avons vu, cette bravoure, dans ces temps, quand notre ville s'est ébranlée, comme un seul homme, "quasi vir unus," pour faire observer la loi. Nous vous rappellerions toutes les intérêts qui vous commandent.—Vous avez vos biens à défendre, votre liberté à conserver, et tout ce qui doit transporter des âmes fières,—vous avez à soutenir votre honneur, et peut-être l'honneur de vos épouses et de vos filles, et surtout, l'honneur de votre religion qui serait bien humiliée, si vous pouviez cesser un moment de soutenir les drapeaux de votre Roi. Nous vous rappellerions la force de la Puissance qui vous protège. C'est la

Grande-Bretagne toute brillante de mille rayons de gloire, seule debout au milieu de tous les trônes fracassés ; la Grande-Bretagne qui ne livre des combats que pour remporter des victoires, qui n'attaque les forteresses que pour les emporter, qui ne défend les pays les plus faibles que pour les rendre invincibles !

Notre Mère-Patrie, qui protège si puissamment les royaumes étrangers, pourrait-elle abandonner ses enfants ? Et ce bras qui soutient l'Europe chancelante, ne vous semblera-t-il pas assez fort pour nous soutenir ? Nous vous rappellerions le Général qui nous commande. Nous le connaissons ici par mille traits de bonté pour le peuple Canadien ; nous le connaissons avant, par les places qu'il a si glorieusement défendues, par les places qu'il a si vaillamment conquises. La bonté, le courage, le bonheur du général, que faut-il de plus pour animer le courage du soldat ?

Mais, nos très chers frères, ce qui met le comble à nos espérances, c'est que le ciel sera pour nous ; nous ne faisons que nous défendre contre une attaque inattendue, et le ciel pourrait-il abandonner la juste cause de l'homme pacifique, qui se borne à défendre ses foyers ?

Un peuple que nous regardions comme notre ami, qui venait en foule partager le bonheur de nos climats, c'est lui qui vient subitement troubler et menacer nos paisibles retraites ! Le ciel laisserait-il impuni le mépris de la plus touchante hospitalité ? Et ce temple, et ces autels, l'ennemi, s'il était vainqueur, les respecterait-il ? Le ciel vous en a confié la défense. Le ciel sera pour ceux qui les préserveront de l'outrage. Ces autels, nous les environnerons, nos très chers frères, tandis que vous combattrez pour les défendre. Comme Moïse, nous lèverons les mains sur la montagne sainte, et vous, comme Israël vous triompherez dans nos plaines.

Mais, nos très chers frères, la guerre est un châtiement du ciel. Voulez-vous donc la rendre glorieuse ? Voulez-vous la faire cesser parmi vous ? Faites cesser l'iniquité,—Convertissez-vous. Par la pureté de vos mœurs et par votre pénitence, appeaisez la justice divine,—par l'ardeur de vos prières, ramenez les miséricordes anciennes, et alors le ciel sera pour vous plus que jamais. Le Ciel est pour ces soldats qui se souviennent qu'ils sont les soldats de Jésus-Christ, avant que d'être soldats du Prince ; et vous-mêmes, vous doublerez votre valeur par votre innocence. Quand on a la conscience pure, on ne craint pas la mort.

Le champ d'honneur, où l'on perdrait la vie, ne serait que l'escabeau qui ferait monter au trône immortel, le soldat qui mourrait pour son Dieu, sa Patrie et son Roi.

O Marie, Vierge tutélaire de cette Province, de cette ville, placez nos guerriers sous l'égide de vos ailes ; ramenez nous nos amis, nos frères, nos enfants, nos défenseurs : Ramenez-les tous couverts de lauriers. Soyez pour nous la Reine des Victoires, comme vous la fûtes pour nos pères, comme vous l'êtes pour les deux mondes, pour la terre et pour la mer. Que vos prières nous obtiennent des triomphes qui nous assurent une paix prompte et honorable.

Donné à Montréal, &c.,

J. H. AUG. ROUX,

Vic.-Gén. du Diocèse de Québec.

Juillet 1812.

Qui aurait pu, Mesdames et Messieurs, rester insensible à un appel si éloquent ? Aussi vous est-il plus facile de vous figurer, qu'à moi de l'exprimer, l'effet immense qu'il produisit. Ces accents, pleins d'énergie, donnèrent un nouvel élan au patriotisme et au courage des citoyens. On s'empresse, on accourt de tous côtés se ranger sous les drapeaux des divers corps d'armée qui se formaient alors : la milice incorporée, les *Canadian Fencibles*, les corps des Voyageurs, des Chasseurs et les Voltigeurs Canadiens. Mais c'était surtout ce dernier corps, celui des Voltigeurs, qui semblait avoir plus d'attrait pour les enfants du pays. Armé à la légère et destiné à un combat de tirailleurs, comme son nom l'indique, ce bataillon était tout à fait dans le goût d'un peuple vif, agile, alerte ; qualités qu'il a reçues en héritage de ses ancêtres. L'opinion unanime de tous les hommes de guerre étrangers qui sont venus dans ce pays, a toujours été que l'infanterie de ligne, la grosse infanterie, ne convenait point du tout aux Canadiens. C'était, entre autres, l'opinion de M. Caisac, lieutenant aux Chasseurs d'Afrique, et que la mort vint malheureusement de nous enlever à Toronto, où il s'était établi. Ce personnage distingué avait formellement exprimé sa conviction à ce sujet, dans une suite d'articles remarquables, publiés dans les Journaux, sur la meilleure méthode d'organisation militaire en Canada.

C'était donc par goût et comme par instinct que nos Canadiens se portaient vers le régiment des Voltigeurs. Aussi fut-il le premier en état d'organisation complète, et prêt, avant tous les autres, à entrer en campagne. On eut le bon esprit de ne pas affubler ce corps de l'uniforme de rigueur rouge et blanc, dont les couleurs brillantes exposent le soldat à être aperçu de trop loin et à servir ainsi plus facilement de point de mire à l'ennemi ; mais on lui en donna un de couleur sombre, gris de fer foncé, avec parements noirs, costume beaucoup plus propre à le servir dans le genre de combat qui allait s'engager.

Ce régiment s'est toujours distingué depuis entre les autres, dans les divers engagements où il s'est trouvé notamment au village de Lacolle et à Chrysters Farm. C'étaient nos Zouaves Canadiens, et ils méritaient ce nom, autant par leur hardiesse et leur bravoure, que par leur agilité. On les vit, plusieurs fois, dans la journée de Chateauguay, courir à l'ennemi, et après une première décharge, disparaître comme par enchantement. "*Eclipse de ces Messieurs*," comme disent les Zouaves Français. Qu'étaient-ils devenus ? Vous en eussiez trouvé un nombre couchés dans les fossés qu'ils avaient rencontrés sous leurs pas, chargeant et déchargeant leurs armes dans cette position, d'autres se glissant le long des clôtures, ou abrités par des troncs d'arbres, avec lesquels la couleur de leur habillement les identifiait presque, le reste enfin, escaladant, avec l'agilité de l'écurieil, les haies et les maisons, et chacun faisant un feu meurtrier sur leurs ennemis restés à découvert. On ne saurait croire combien ceux-ci se trouvèrent soudainement déconcertés d'avoir à lutter contre des ennemis invisibles et insaisissables.

Le Gouverneur Prévost avait fait preuve d'un grand tact militaire, en donnant le commandement de ce corps d'élite à un officier distingué d'origine française, le major *Charles Michel de Salaberry*, du 60<sup>e</sup> Régiment ou "*Royal American*." Les soldats, de leur côté, étaient fiers de marcher sous les ordres d'un homme de commune origine avec eux, parlant la même langue, et déjà illustré par mille preuves de bra-

voure et de capacité. Le mérite personnel de ce commandant était encore relevé par le souvenir de deux de ses frères morts glorieusement en Espagne, l'un au siège de Badajoz, le second à Salamanque ; enfin par celui de *Louis de Salaberry*, major du 1<sup>er</sup> Bataillon des "*Royal Canadian Volunteers*,"—père de ces trois héros et lui-même autrefois si respecté et si aimé des Canadiens. [1]

Voilà comme les soldats Canadiens-Français savent témoigner leur reconnaissance à ceux de leurs officiers dans lesquels ils ont trouvé le commandement doux et honnête.

Mais déjà le canon grondait dans le Sud. C'était le Général Dearborn, qui, parti d'Albany, où il avait établi son quartier général, s'avavançait, à marches forcées, sur nos frontières avec des troupes nombreuses et bien munies. A la tête d'un détachement fort de 5,000 hommes, le Général Hampton, pensant ne trouver que peu ou presque point de résistance, tenta de surprendre le district de Montréal, et osa même traverser la ligne, et s'avancer jusqu'au premier village canadien ; mais il avait compté sans nos braves milices incorporées et, surtout, sans nos Voltigeurs, qui avaient coupé les chemins, construit des abattis considérables, et opposé ainsi une barrière infranchissable à l'armée ennemie. Hampton déconcerté se borna à quelques escarmouches, mais partout repoussé, il est contraint de rétrograder ; et n'ayant pu forcer nos lignes, il va tenter un passage par la rivière Chateauguay.

Le Colonel Salaberry, à qui les mouvements de l'ennemi n'échappaient point, laissant à Odellton le gros de son armée, se porta de ce côté, avec un faible détachement de 300 hommes, composé d'une compagnie de "*Canadian Fencibles*," de deux compagnies de ses Voltigeurs, de quelques milices et de quelques auxiliaires Iroquois.

Le 26 octobre, à pareil jour qu'aujourd'hui, vers les dix heures du matin, le Colonel de Salaberry découvrit la cavalerie et les troupes légères de l'ennemi qui s'avançaient des deux côtés de la rivière Chateauguay. Aussitôt, et malgré la faiblesse des moyens dont il pouvait disposer, il forma la résolution héroïque de l'arrêter à tout prix. La poignée d'hommes qu'il commandait était postée sur le côté nord de la rivière, et protégée en front par une petite re-

[1] Le trait suivant pourra donner une idée du respect et de l'affection que portèrent toujours au commandant les soldats du "*Royal Canadian Volunteers*."

Lorsque ce Régiment, formé en 1796, fut licencié, à Québec, en 1804, c'était le vieux major Louis de Salaberry qui avait le commandement du 1<sup>er</sup> Bataillon presque tout composé de Canadiens-Français, (il avait succédé dans ce grade à M. Joseph de Longueuil, mort depuis quelques années.) Salaberry rassembla donc son Bataillon, et leur fit ses adieux dans des termes qui rappellent les adieux de Napoléon à sa vieille garde, à Fontainebleau. "Soldats," s'écria-t-il. "il a plu à Sa Majesté d'ordonner le licenciement de notre Régiment, et elle vous remercie de vos services. Vous avez toujours rempli vos devoirs avec fidélité. Les punitions ont été bien rares et très-légères dans votre bataillon, ce qui est une preuve irrécusable de votre bonne conduite. Maintenant, mes enfants, nous allons nous dire adieu, et nous séparer pour toujours. Vous allez retourner dans vos familles : mais promettez-moi que si jamais votre drapeau reparait à vos regards, vous le saluerez avec respect. Sa vue vous reportera aux jours que nous avons passés ensemble, et j'espère aussi qu'il rappellera votre vieux major, qui vous a toujours beaucoup aimé. . . . ."

A ses mots il veut se dérober à ses soldats pour leur cacher l'émotion qui l'opresse. Mais ceux-ci ne lui en laissent pas le moyen. Ils se précipitent, ils l'entourent, en poussant des hurrahs frénétiques, l'enlèvent, malgré ses prières et sa résistance, en lui faisant un siège de leurs armes renversées, ils le portent en triomphe jusqu'à sa demeure!

doute et un abbatîs construit à la hâte. Le flanc droit était appuyé par un parti de vingt-deux Sauvages, et la gauche par une compagnie du 3e bataillon de la milice incorporée, sous les ordres du Capitaine Daly, à environ 350 pas de distance et de l'autre côté de la rivière dont la largeur en cet endroit n'excede guères 30 pas. Sur quatre ravins profonds, Salaberry écrivit autant de lignes de défenses; les 3 premières lignes étaient distantes l'une de l'autre d'environ 200 pas; la quatrième était, à peu près, à un demi mille en arrière et commandait, sur le côté droit de la rivière, un gué qu'il était très important de défendre, afin de protéger la rive gauche. Il fit faire sur chacune de ces lignes une espèce de parapet qui s'étendait à quelque distance dans le bois, pour garantir sa droite. Le parapet sur la première ligne formait un angle obtus à la droite du chemin. Toute une journée fut employée à fortifier cette position, qui avait l'avantage de contraindre l'ennemi, s'il voulait attaquer, à traverser une grande étendue de terrain plat et sans défense, et à s'éloigner ainsi de ses ressources. Dans cette position on attendit l'approche de l'ennemi.

Dès le 21 précédent, l'armée américaine avait laissé son camp de *Four Corners*, et ayant passé la ligne frontière, elle avait obtenu d'abord un léger avantage, en surprenant un petit détachement de Sauvages, et en repoussant un piquet de milice sédentaire, posté à la jonction des rivières Outarde et Chateauguay: postée sur ce terrain elle avait incontinent établi une communication avec le reste du camp pour pouvoir faire avancer son artillerie.

Le 24, ces préparatifs étaient terminés, et, le lendemain, le Général Hampton se prépara à marcher en avant. Le 26 octobre au matin, par un temps magnifique, il fit passer la rivière à sa colonne de droite, à environ trois quarts de mille, en front des piquets Canadiens. Bientôt après, cette colonne se déploya sur deux lignes, à environ 75 toises de la position occupée par le Capitaine Daly.

En même temps, la colonne gauche, commandée par le Général Hampton, en personne, composée de quatre régiments d'infanterie, de deux cents chevaux s'avancèrent vers l'abbatis, dépourvue toutefois de deux pièces d'artillerie que la destruction des ponts opérée par nos Voltigeurs, avait empêché d'avancer. L'attaque commença vers les deux heures de l'après-midi. Le feu des ennemis fut, d'abord, faible et mal dirigé, et malgré tous ses efforts pour se forcer un passage, par des assauts répétés, il fut tenu en échec, par le feu vigoureux et bien dirigé du colonel de Salaberry, et de ses braves Voltigeurs, Fencibles et Sauvages. Le colonel de Salaberry était debout sur un tronc d'arbre renversé, posté à l'extrême gauche de ses soldats, et près de la ligne ennemie, dont il distinguait tous les mouvements, sans en être lui-même aperçu. La carabine à la main il animait ses soldats de la voix et du geste. A ses côtés, était un jeune trompette canadien, qui, pour mieux tromper l'ennemi, avait ordre de sonner la retraite lorsqu'on commandait la charge, et le contraire pour ordonner la retraite. Ce stratagème convenu d'avance avec nos troupes, mais heureusement ignoré de l'ennemi réussit à l'abuser complètement, et jeta la confusion dans l'armée américaine, qui, entendait continuellement sonner la retraite, et la voyait pourtant s'opérer d'une manière si étrangement désastreuse pour elle.

Bientôt, les Américains entendant les fanfares des cors et des trompettes placées à dessein, à différents intervalles dans les bois, par le Colonel de Salaberry,

crurent que les Canadiens s'avançaient sur eux, en grand nombre, et leur ardeur se rallentit.

Sur le côté opposé de la rivière, la brigade légère américaine, commandée par le colonel McCarty, et qui avait été détachée de la colonne de droite, pour tourner la position du capitaine Daly et la prendre en flanc, fut arrêtée dans son progrès par l'audace et la vivacité avec laquelle nos soldats marchèrent en avant, soutenus par une compagnie de milice de Chateauguay, sous les ordres du capitaine Bruyères; le feu vif et bien soutenu de ces deux compagnies, et les manœuvres savantes des deux commandants firent échouer l'entreprise de l'ennemi; mais malheureusement le brave capitaine Daly atteint à la hanche et à l'épaule, de plusieurs coups de feu, et le capitaine Bruyères aussi grièvement blessé, en se heurtant contre un tronc d'arbre, durent être emportés du champ de bataille.

Le commandement de la compagnie du capitaine Daly passa alors entre les mains du Lieut. Schiller. Ce vaillant et intrépide militaire, dont l'ardeur croissait avec le péril et la longue durée du combat, resté jusqu'à cette heure indécis, sentit aussitôt la responsabilité de la charge qui lui était dévolue. Lui aussi anima ses soldats, qui, encouragés par l'exemple de leur nouveau chef (au dire de ses compagnons d'armes qui survivent encore aujourd'hui) firent des prodiges de valeur.

Ah! Messieurs, c'est qu'ils étaient Canadiens, et ils le comprirent bien! Ces soixante braves en face de 1500 Américains, sentaient à quel point reposait sur eux, l'espoir de la patrie. Oui de leur patrie, qui leur avait ordonné d'aller à la frontière défendre leurs foyers menacés. Ces héros entraînés à la victoire par les paroles patriotiques que je vous citais tantôt, invincibles par leur propre courage, que stimulait d'avantage le souvenir chéri de la glorieuse France; ces héros, mes amis, firent un exploit qui retentira dans la postérité, et qui devra à jamais faire palpiter de joie et d'un légitime orgueil tout cœur où reste encore la plus petite étincelle du feu sacré de l'amour de la patrie.

Combats des Thermopyles, vous pâlissez devant les ravins de Chateauguay! Azincourt, la tache que tu imprimas sur les drapeaux de la France, est lavée en ce jour, par ses valeureux descendants! Et toi même glorieuse journée de Carillon ton éclat est rehaussé par la victoire qui vient d'illustrer les armes de tes petits enfants!

La division Américaine, sous les ordres du colonel Purdy, avait été envoyée pendant la nuit précédente, pour s'emparer du gué, et tourner la position des Canadiens. Elle s'égara dans les bois. Cependant, elle arriva à ce gué, pendant le combat, mais elle fut repoussée et mise en désordre, par un piquet de 60 hommes de la milice de Beauharnais qui y avait été posté.

N'ayant ainsi pu obtenir aucun avantage sur cette troupe de vrais Spartiates, et voyant ses plans déconcertés par la défaite de cette division, Hampton prit le parti d'ordonner la retraite, et de repasser la frontière.

Ainsi se termina, vers les six heures du soir cette bataille à jamais mémorable.

La perte de l'ennemi fut considérable; elle s'accrut encore beaucoup, par la méprise de quelques-uns de ses corps détachés qui s'entrefusillèrent dans les bois: l'ennemi s'empessa d'enlever tous ses morts parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers de marque, nos soldats trouvèrent pourtant encore une

quarantaine de morts échappés aux recherches de leurs compagnons, et plusieurs chevaux laissés aussi sur la place, bien que l'inégalité du terrain n'eût pas permis aux corps de cavalerie d'agir en masse. La perte des nôtres fut presque insignifiante ; 3 hommes seulement Canadiens-Français, dont 2 appartenaient au corps des Voltigeurs, le 3ème au Fencibles. Deux furent tués sur le champ de bataille, l'autre mourut peu après de ses blessures.

L'heure avancée, Mesdames et Messieurs, ne me permet pas d'énumérer ici, plus au long, les brillants exploits qui illustrèrent chacun des corps en particulier. Je me bornerai à mentionner les noms de ceux qui se sont le plus distingués dans ce combat où tous s'immortalisèrent ; ce sont entre autres le Lt. Col. McDonell, les capitaines Lamothe, Gaucher, Lévesque, Debarzsch, Fergusson, J. Bte. & Juchereau Duchesnay, Ecuyer, Ducharme, Longtin et Auneau, les Lieuts. Guy, Johnson, Hebben, Powell et Plinguet, les sauvages Louis Langlade, Noël Aunance et Barlet Lyons, et les soldats Vincent, Pelletier, Vervais, Dubois et Clapion auxquels j'ajouterai ces deux braves que vous voyez devant vous, restes glorieux de cette invincible armée.

Tel est ce combat de Chateauguay, où les Canadiens se couvrirent d'une gloire immortelle, pour avoir tenu en échec, et finalement forcé à la retraite, une armée vingt fois plus nombreuse, pleine de confiance dans ses propres forces, et dont le Général s'était vanté de venir établir ses quartiers d'hiver à Montréal. On avait vu, sans doute, des batailles plus acharnées et plus meurtrières, mais aucune dont les résultats furent acquis si glorieusement et à si peu de frais.

Cet exploit sauva le pays. Aussi dans toute la Province, il n'y eut qu'une voix pour célébrer ce triomphe.

Les deux chambres du Parlement Provincial, par le ministère de leurs présidents, adressèrent au Col. de Salaberry, des remerciements publics : Son Excellence le Gouverneur, Sir Geo. Prevost, le recommanda à George IV, alors Prince Régent ; Edouard, duc de Kent, père de la Reine actuelle, fit frapper une médaille d'or en mémoire de cette action célèbre ; et conféra à ces vaillants défenseurs du pays, le privilège de conserver toujours les drapeaux qu'ils avaient su si bien défendre : enfin il adressa à notre héros, au nom de la mère Patrie, une lettre de félicitation écrite de sa propre main, dont voici un extrait :

{ PALAIS DE KENSINGTON,  
21 Mars 1814.

Mon cher De Salaberry,

C'est le 22 décembre que je reçus votre lettre du 28 octobre précédent ; les détails de votre brillant exploit,

{ KENSINGTON PALACE,  
21th. MARCH, 1814.

My dear De Salaberry,

It was on the 22d. of December that I received your letter of the 28th. of October, and a few days afterwards, through your worthy father and brother in law Duchesnay, the details of your brilliant repulse of the Enemy.

It will be needless for me to say more in this, than that I appreciate as highly your distinguished conduct on the memorable occasion in question, as if it had been noticed by those, whose duty it was to notice it in a manner commensurate to your merits. It is easy to form an opinion why more ample justice was not done you ; but upon this head, it may perhaps be more prudent to be silent ; more especially, as you may take my word for it, that here, there is but one opinion as to the credit you have done yourself.

I sincerely hope that the exertions now making by Govern-

ment to send an adequate force to America, will be the means of maintaining a superiority upon Lake Ontario.

It is a great satisfaction to me to find that the Canadian militia, both embodied and sedentary, have behaved so well ; and when it is considered how inefficient the militia laws are to the proper government of the men, upon military principles, I think your merit in having brought your Voltigeurs to the state of perfection which, I understand they have attained, is beyond all praise.

With reference to yourself, I will tell you candidly, my wish is, when a proper opportunity offers, to see you promoted to the rank of Colonel, by being nominated an honorary Aid-de-Camp to the Prince Regent ; and then, some day or other, appointed *Colonel propriétaire* of the Canadian Regiment which will then thrive under you, and enable you to remain in your own country, with benefit to that, and honour to yourself. So, do not think of quitting the army upon any consideration, while there is not a chance of your being removed from the defence of your *Dieux Penates*.

I have only to add my kindest remembrance to you repeating as I conclude, the sentiment of friendship and esteem, with which I ever am

Mon cher De Salaberry,  
Votre fidèle,  
(Signé,) EDWARD.

ment to send an adequate force to America, will be the means of maintaining a superiority upon Lake Ontario.

It is a great satisfaction to me to find that the Canadian militia, both embodied and sedentary, have behaved so well ; and when it is considered how inefficient the militia laws are to the proper government of the men, upon military principles, I think your merit in having brought your Voltigeurs to the state of perfection which, I understand they have attained, is beyond all praise.

With reference to yourself, I will tell you candidly, my wish is, when a proper opportunity offers, to see you promoted to the rank of Colonel, by being nominated an honorary Aid-de-Camp to the Prince Regent ; and then, some day or other, appointed *Colonel propriétaire* of the Canadian Regiment which will then thrive under you, and enable you to remain in your own country, with benefit to that, and honour to yourself. So, do not think of quitting the army upon any consideration, while there is not a chance of your being removed from the defence of your *Dieux Penates*.

I have only to add my kindest remembrance to you repeating as I conclude, the sentiment of friendship and esteem, with which I ever am

My dear De Salaberry,

Your faithfully,

(Signed,)

EDWARD,

Trente cinq ans plus tard, le Gouvernement Britannique fit frapper des médailles d'argent, en souvenir du même exploit, et les fit distribuer à ceux qui y avaient pris part et qui vivaient encore. Quoique je n'ai point eu l'honneur de figurer au champ de bataille de 1813, pour des raisons que vous comprendrez sans peine, j'ai l'avantage de posséder une de ces médailles : Elle porte d'un côté l'effigie de la Reine Victoria, le revers représente une victoire couronnant un guerrier victorieux.

Cette bataille de Chateauguay eut, comme les plus célèbres de l'antiquité, ses bardes et ses poètes : Et vous me permettez, sans doute, Mesdames et Messieurs, tout en vous remerciant de votre bienveillante attention, de terminer ce discours par la citation de quelques chants de nos poètes Canadiens sur l'illustre et aimable Chef de cette expédition.

Quoi ! pas un mot pour te défendre !  
Ta gloire, —tes exploits. —tout cela dans l'oubli !  
Ton nom est-il donc enseveli  
Pour toujours sous ta cendre ?  
Toi, —le héros de Chateauguay,  
Toi, —le vainqueur de la Pointe-aux-Erables,  
Ces noms impérissables  
Passeraient, sans le tien, à la postérité ?

Chaque fois qu'on écrit l'almanach des grands hommes,  
Déchire-t-on la page où brillait ton talent ?  
L'encre est-elle effacée ; —ou si le firmament  
Qu'habite ton étoile, échappe aux astronomes ?  
Où sont donc ces obûs, —ces bombes, ces boulets,  
Dont les Américains ont senti la brûlure,  
Et qui, —sur leurs canons, —gravaient ta signature  
Au bas de tes hauts faits ?

Quand, —de gloire éniivrée, —une jeunesse altière  
Se ruait, ame et corps, sur les rangs ennemis !  
Qui, cédant au courage, —allaient, dans la poussière  
Former des monceaux de débris ;  
Là, —sous le plomb mortel, qui rasait ton panache,  
Tu marchais à la tête, et montrais le chemin  
Où, tes jeunes guerriers, glanaient, à pleine main,  
Leur part des lauriers qu'on t'arrache.

Ces braves voltigeurs, —trempés à ton creuset,  
Ils étaient beaux à voir, sur le champ de bataille !  
—Demi-dieux par le cœur, et géants par la taille,  
Ils tordaient, dans leur bras, —l'Amérique en arrêt !

Quand la mort vint poser ses doigts nus et livides  
Sur ton front, où, Bellone avait tracé des rides  
Et l'immortalité !

Quand ton âme, fuyant, sa demeure argileuse,  
S'élança vers son Dieu, pour prendre, radiieuse,  
Sa place, à son côté ;  
On vit nos citoyens, —dans des groupes funèbres,  
Se pencher sur ta tombe, et répandre des pleurs,  
Et ce jour fut inscrit, parmi les jours célèbres  
Dans le livre des cœurs !

En voici un autre, je choisis entre mille :

Là, [1] j'ai vu l'homme heureux qui prêche par l'exemple,  
Et, chez lui, j'ai connu cette pure amitié  
Qu'en tout autre pays, on ne voit qu'à moitié.  
Héros et citoyen ! Tendre époux et bon maître,  
Il est père de tous, sans vouloir le paraître.  
Au camp —Léonidas, —aux champs —Cincinnatus,  
Thémistocle au conseil, à table —Lucullus :  
Sans avoir les défauts de la Grèce et de Rome,  
Il réunit en lui, les vertus du grand homme !  
On voit, à ses côtés, l'air pur, l'air grand, l'air gai,  
L'air de Chambly s'y joint à l'air de Chateauguay.  
On contemple, on admire, et bientôt on s'amuse,  
Le héros devient chanteur, et fait briller sa muse.  
Son aimable compagne, —aux convives flattés  
Présente l'ambrosie, —et porte des santés ;  
L'enfant, —avec douceur, gesticule et sautille,

[1] A Chambly.

Et le bon mot succède au nectar qui frétille.  
Je me tais . . . mais où donc, ai je tant vu, tant ri ?  
Chacun l'a déviné . . . c'est chez Salaberry.

La trompette a sonné : l'éclair luit, l'airain gronde ;  
Salaberry paraît, —la valeur le seconde,  
Et trois cents Canadiens, qui marchent sur ses pas  
Comme lui, —d'un air gai, —vont braver le trepas.  
Huit mille Américains s'avancent, d'un air sombre ;  
Hampton, leur chef, en vain veut compter sur leur nombre.  
C'est un nuage affreux, qui paraît s'épaissir.  
Mais que le fer de Mars —doit bientôt éclaircir.

Le Héros Canadien, —calme, quand l'airain tonne,  
Vaillant, quand il combat, —prudent quand il ordonne,  
A placé ses guerriers, observé son rival :  
Il a saisi l'instant, et donné le signal.

Sur le nuage épais, qui, contre lui s'avance,  
Aussi prompt que l'éclair, —le Canadien s'élança . . .  
Le grand nombre l'arrête . . . il ne recule pas ;  
Il offre sa prière à l'Ange des combats,  
Implore, du Très-Haut, le secours invisible,  
Remplit tous ses devoirs, —et se croit invincible !

Les ennemis confus, poussent des hurlements,  
Le chef et les soldats font de faux mouvements . . .

Salaberry, qui voit que son rival hésite,  
Dans la horde nombreuse —a lancé son élite :  
Le nuage s'entrouvre ; —il en sort mille éclairs ;  
La foudre et ses éclats se perdent dans les airs.  
Du pâle Américain la honte se déploie :  
Les Canadiens vainqueurs jettent des cris de joie !  
Leur intrépide Chef, enchaîne le succès,  
Et tout l'espoir d'Hampton —s'enfuit dans les forêts,

Oui ! généreux soldats, —votre valeur enchante :  
La Patrie, envers vous, sera reconnaissante !  
Qu'une main libérale, unie au sentiment,  
En grave ce qui suit, vous offre un monument :  
" Ici, les Canadiens se couvrirent de gloire ;  
" Oui ! trois cents sur huit mille obtinrent la victoire !  
" Leur constante union fut un rempart d'airain  
" Qui repoussa les traits du fier Américain.  
" Passant, —admirez-les . . . Ces rivages tranquilles  
" Ont été défendus, comme les Thermopyles ;  
" Ici, Léonidas et ses trois cents guerriers,  
" Revinrent, parmi nous, cueillir d'autres lauriers."

### LECTURE SUR LE "PROGRES,"

PAR MESSIRE F. BOURGEOULT, PRÊTRE, CURÉ DU  
PATRONAGE DE ST. JOSEPH, LE 16 NOVEMBRE 1858.

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs,

Le sujet de cette *Lecture* me paraît d'une grande importance tant à cause du rôle que le mot *PROGRES*, encore plus que la chose qu'il représente, joue dans notre siècle, que parce que ce sujet a déjà été traité dans ce pays, mais de manière à perdre d'honneur le *Progrès* en lui-même, ou à perdre ceux qui, voulant l'atteindre, le chercheraient sous le signallement qu'on en a donné.

Rien n'est plus propre en effet à dégouter du Progrès les esprits bien intentionnés que de le représenter comme on le fait quelquefois ; rien n'est plus propre à le jeter dans un discrédit complet que de le faire servir de manteau aux monstruosité les plus révoltantes. Mais, d'un autre côté, comme il y a toujours des esprits qui se laissent facilement tromper sur la valeur des mots et des choses, il est arrivé que le Progrès mal compris, mal défini et mal appliqué a rencontré des partisans dans la Nouvelle-France comme dans les autres pays.

Entre ces deux partis extrêmes, celui de rejeter le Progrès comme absolument mauvais à raison de ce qu'on en dit et de ce qu'on fait en son nom, et celui de se jeter tête baissée dans les sentiers dangereux qu'il pourrait offrir, il y a un juste milieu qui consiste à chercher quel est le véritable Progrès, et à le poursuivre après l'avoir connu. Et

ce juste milieu est nécessaire ; car l'abandon du Progrès ramène les peuples à la barbarie, tandis que l'abus du Progrès peut produire des résultats encor pires.

Nous nous dans cette lecture chercher à connaître la nature du véritable Progrès chez l'individu comme dans les sociétés. Inutile de dire que cette recherche pourrait nous entraîner dans des détails qui demanderaient non pas une lecture préparée à la hâte, mais une série de lectures ; car il faudrait comparer, demander des renseignements à l'histoire et répondre à un grand nombre d'objections. C'est pourquoi je dois déclarer tout d'abord que mon intention n'est point de traiter mon sujet d'une manière complète ; je me contenterai de la structure de l'édifice sans m'occuper beaucoup des embellissements ; souvent même je ne ferai que soulever des questions plutôt que les résoudre, dans l'espérance que d'autres s'y attacheront comme à autant de pierres d'attente pour compléter le tout.

Pour arriver à la connaissance du véritable Progrès, il faut prendre les choses à leur source, c'est-à-dire remonter à l'origine de l'homme et voir quelle est sa destinée. C'est assez dire que dans cette étude sur le Progrès, je ne suis point la marche de la Mythologie ou de la Philosophie payenne qui mettent l'homme d'abord à l'état de brute sans nous dire le moins du monde ni d'où il vient ni, encore moins, où il va. Ce serait ici le lieu de dire que toutes les folies du paganisme ancien ont été dépassées par les extravagances des philosophes modernes. Jamais, si leurs écrits ne l'attestaient, on ne pourrait imaginer jusqu'à quel point ces prétendus philosophes ont pensé l'absurdité de leurs assertions sur l'état naturel et primitif de l'homme. Qui aurait pu croire en effet que des hommes élevés au milieu d'une société chrétienne aurait osé dire, tantôt que " l'homme est un animal dépravé, un animal qui serait bon s'il vivait dans l'état de nature, mais qui se gâte dans la société ;" tantôt que, " l'homme pourrait bien n'être qu'un singe apprivoisé, ou un orang-outang qui serait parvenu à marcher plus droit, à parler et à prendre les autres habitudes que nous voyons chez l'homme." Il y en a encore qui nous ont fait l'honneur de supposer que " nous pourrions bien être les descendants de quelque poisson qui se serait avisé de quitter l'eau pour la terre ;" tandis que d'autres ont prétendu trouver le berceau du genre humain dans les limons du Nil ; et que sais-je encore ?

Certes quand je vois la nation la plus éclairée du monde recevoir de semblables docteurs les leçons du Progrès, je ne suis plus surpris de la voir plus tard prosternée devant l'abominable idole transformée en Déesse de la Raison ! Sans doute si la France n'eût pas mérité d'être châtiée, la Providence aurait rangé tous ces génies malfaisants parmi les êtres honorables dont ils revendiquaient l'état ou la parenté ; eût été là leur place et le monde en eût été bien mieux. Cependant s'il faut en croire certains rapports il y aurait aujourd'hui dans notre jeune pays de beaux esprits qui pencheraient de quelques degrés du côté de ces belles théories dont l'ancien monde paraît dégoûté. Daigne le ciel nous préserver de l'influence de ces génies trop éclairés pour l'état de notre société !

Mais je m'aperçois que je m'oublie pour m'attacher à des gens qui me mèneraient trop loin, s'il fallait les traiter suivant leur mérite. Je reviens à mon sujet, et je me fais trois questions dont la solution me conduira à la connaissance du véritable Progrès : Qu'est-ce que l'homme ? d'où vient-il ? où va-t-il ?

La réponse à ces trois problèmes se trouve en tête du plus ancien des livres ; du seul livre qui rapporte d'une manière raisonnable l'origine du monde, et elle peut se résumer ainsi :

L'homme est le roi de l'univers. Formé à l'image de Dieu son créateur et lui ressemblant par son âme ; il ressemble aux animaux sans raison par son corps qui le met en contact avec le monde matériel. L'homme est un roi déchû. Sorti bon des mains de Dieu, et honoré de l'amour et jusqu'à un certain point de la société de son créateur, qui pourvoyait à tous ses besoins, l'homme devait aller rejoindre son principe dans le ciel sans être dans la nécessité de faire aucun progrès, si ce n'est dans l'amour de son Dieu. Mais trompé par l'Ange rébelle, le premier auteur et la première victime du progrès mal entendu, l'homme, au mépris de son créateur voulut s'élever ; il voulut connaître plus qu'il n'était nécessaire pour son bonheur, et le châtiment de cette première tentative d'un progrès inutile fut d'être condamné, lui et sa postérité, à faire sans cesse des progrès désormais nécessaires pour ne pas tomber dans l'abrutissement et perdre sans ressource le ciel qu'il n'avait perdu qu'à demi par sa première révolte.

— Appuyé sur ces vérités fondamentales, je définirais le progrès : " Le résultat des efforts de l'homme cherchant à retrouver le Ciel qu'il a perdu, par l'emploi légitime des talents qu'il a reçus de Dieu."

Cette définition du progrès et les vérités d'où elle découle, nous font voir clairement que le progrès loin d'avoir été l'apanage de l'homme dans son état primordial, n'est au contraire qu'une triste nécessité de sa nature déchue. Supposons un enfant qui vit sans travail pénible dans la maison de son père, mais qui, dans le but de se soustraire au joug de l'obéissance, s'éloigne du foyer paternel pour vivre à ses propres dépens. Le père, pour le punir, le condamne à continuer toute sa vie ce qu'il a commencé dans un moment d'orgueil et de coupable indépendance. Voilà l'histoire du progrès que l'homme est obligé de faire.

Nous avons d'ailleurs la preuve directe de cette vérité dans la sentence que Dieu a prononcée contre l'homme prévaricateur : " La terre sera maudite à cause de votre faute ; et vous n'en tirerez votre nourriture, pendant toute votre vie, qu'avec beaucoup de travail. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage." (Genèse chap. III vers. 17 et 19.) — Voici une autre preuve qui développe et complète la première : " Je me suis proposé, dit le Sage, d'examiner avec sagesse tout ce qui se passe sous le soleil ; et c'est là une occupation très fâcheuse que Dieu a imposée aux hommes pour les tourmenter toute leur vie. (Ecclesiaste chap. I. vers. 13)." Et ailleurs : " J'ai vu la peine que Dieu a imposée aux hommes pour les exercer pendant leur vie. Cette peine consiste en ce que Dieu a livré à leurs recherches tout ce qu'il a fait dans le monde, sans que l'homme puisse jamais parvenir à la parfaite connaissance des œuvres de Dieu " (Ecclesiaste Chap III. vers 10 et 11.)

Ainsi donc l'agronome qui s'épuise en recherches afin de trouver quelque théorie qui puisse rendre la terre plus productive ; l'agriculteur qui en déchire les entrailles à force de fatigues et met l'emploi d'instruments pour lui faire rendre davantage ; le mécanicien qui invente de nouvelles machines ou perfectionne celles inventées par ceux qui l'ont précédé, dans le but de rendre le travail de l'homme moins pénible ; le chimiste qui fait des combinaisons nouvelles pour perfectionner les sciences ; le physicien qui s'empare de la vapeur pour faire voyager ses semblables sur

les eaux avec l'agilité du poisson, ou sur la terre avec la rapidité de l'oiseau, qui emprisonne le gaz pour le faire à volonté jaillir dans les airs en faisceaux de lumière, ou encore qui dérobe au ciel le secret de la foudre pour se mettre à l'abri de ses coups, et finit par en produire une autre, aussi rapide que la première, laquelle appliquée à la télégraphie efface les distances et fait correspondre en un moment des hommes qui n'auraient pu s'entendre qu'après plusieurs jours de la marche la plus rapide; l'astronomie qui par ses observations et ses calculs pénètre une partie des secrets cachés dans l'immensité du ciel; le géologue qui fouille la terre pour découvrir quelles ressources elle peut offrir aux besoins de l'homme ou à son industrie; le médecin qui observe et fait des expériences continues afin de prolonger la vie de ses semblables; l'industriel qui s'inquiète pour rendre ses produits moins coûteux et par suite plus lucratifs; tous ces hommes, par les efforts continuels de leur pensée et de leurs bras, ne font autre chose qu'accomplir à la lettre la peine imposée à l'homme coupable, celle de graviter sans cesse et par un progrès continu vers un état de perfection indéfinie qu'il entrevoit sans jamais pouvoir l'atteindre. J'en dirais autant du littérateur qui cherche à procurer aux autres hommes de légitimes jouissances; du peintre et du sculpteur qui font passer les vivants à la postérité au moyen de la toile et du marbre; autant de l'historien qui fait par ses laborieux écrits ce que le statuaire et le peintre font avec le ciseau et le pinceau. Enfin j'en dirais autant de toutes les professions, de tous les états, de tous les arts, métiers et occupations qui peuvent se rencontrer dans le monde.

Voilà des vérités bien propres à humilier l'orgueil de notre nature, et spécialement à rabattre la vanité de notre siècle, digne émule de ceux qui l'ont précédé. À voir les hommes du jour faire sonner si haut la science et les découvertes de l'âge moderne, (pour éviter la longueur j'enclaverai aussi l'âge contemporain dans l'âge moderne,) à les voir, dis-je, se prévaloir de leur savoir vrai, ou prétendu, pour contester à Dieu le droit de conduire l'univers, ne semblait-il pas que ces hommes, pareils au Promothée de la Fable, auraient dérobé le feu du Ciel, au moyen duquel tout devrait bientôt être changé dans le monde? N'ont-ils pas prédit que l'esprit humain se perfectionnerait à l'infini sans jamais s'arrêter; que les maladies disparaîtraient, que la vie humaine s'allongerait indéfiniment et ainsi du reste?

Pauvres aveugles qui ne voient pas ce qu'ont fait les hommes des siècles qui les ont précédé! qui ne voient pas que la science qui ne rend pas fidèle à Dieu est un malheur pour celui qui la possède, *ibunt ad inventionibus suis*, Psaume 80, vers, 13, disait le Seigneur en menaçant son peuple, à cause de ses désobéissances; ils périront avec leurs inventions, parce que je les ai abandonné aux désirs de leurs cœurs... Insensés qui ne comprennent pas que Dieu est toujours le maître quoiqu'ils en disent; témoin ce Câble Transatlantique qui s'obstine à ne faire que balbutier sans pourtant qu'on découvre de lésions dans ses organes, et au sujet duquel Dieu a sans doute voulu donner une bonne leçon à l'orgueil des hommes; aveugles qui ne voient pas que si les sciences et les arts utiles ont fait des progrès de leur temps, c'est qu'ils ont pu bâtir sur les fondements déjà posés par leurs devanciers, parce qu'en ces matières l'homme profite des travaux des autres, tandis que les lettres et les beaux-arts sont toujours soumis aux mêmes éventualités; tandis que les sociétés sont plus souffrantes malgré l'industrie

plus développée que jamais; tandis que la vie des hommes s'abrège sans cesse en dépit des découvertes de la chimie et de la médecine.

Cependant il faut être juste envers tout le monde. Eh bien! je dirai que si les hommes des temps modernes avaient été aussi bons chrétiens que ceux du Moyen-Age, ils pourraient se comparer avec eux sous le rapport du progrès. Je dirai la même chose des contemporains. Quoi! dira-t-on peut-être, est-ce là toute la justice que vous rendez aux siècles modernes et surtout au dix-neuvième siècle, si bien nommé le *siècle des lumières*? Oui, répondrai-je, et pas davantage, et si vous m'en demandez la raison, je vous la donnerai en deux mots: Les hommes du Moyen-Age ont fait autant de progrès que les modernes et les contemporains (je prends pour le moment le mot de *Progrès* dans son acception ordinaire), d'abord parcequ'ils ont fait tout ce que vraisemblablement il était alors possible de faire, ensuite parcequ'ils ont fait beaucoup plus qu'on ne pense communément, ou au moins plus qu'on n'est convenu de leur accorder.

Qu'ils aient fait, dis-je, ce qu'il était alors possible de faire, c'est ce que prouve suffisamment la situation des choses pendant cette époque. En effet, qu'on tienne compte de tout le travail, de tout le progrès social qu'il a fallu faire pour accoutumer à la vie chrétienne et civile ces peuples nouveaux qui avaient remplacé l'Empire Romain, colosse gangrené que l'inoculation même du sang chrétien, ne pouvait rappeler à la vie et que d'autres races devaient remplacer; qu'on tienne compte des guerres devenues indispensables pour asseoir sur ses bases cette nouvelle société. D'autre part, qu'on juge, à leur vrai point de vue, les Croisades que quelques uns affectent de regarder avec dédain, parce qu'on ne saurait y voir, suivant eux, que de l'enthousiasme religieux, mais qui, dans le vrai, eurent pour but et pour résultat de refouler vers son berceau la barbarie musulmane, et qui préparèrent les voies à la Renaissance en inspirant davantage aux Occidentaux le goût des sciences; qu'on pèse, dis-je, ces diverses considérations et l'on conviendra que tout examiné, le Moyen-Age n'a pas été un temps naturellement propre au développement des lettres, des sciences et des arts.

D'autre part j'ai dit que les hommes du Moyen-Age ont fait beaucoup de choses qui méritent d'être mentionnées; le Moyen-Age a produit beaucoup d'hommes qui, en tenant compte des circonstances ne seraient pas indignes d'entrer en comparaison avec ceux des temps modernes. Je voudrais pouvoir vous faire remarquer, pour me borner à une chose, cette belle architecture, qu'on a appelée *Gothique* dans nos siècles de lumières, sans doute par mépris, et qui caractérise si bien la pensée chrétienne du Moyen-Age par sa tendance à s'élever indéfiniment vers le ciel; je voudrais pouvoir vous faire passer en revue toutes ces magnifiques Cathédrales, qu'on ne se lasse plus d'admirer, aujourd'hui que l'engoûtement de la Renaissance est un peu passé; qui étonnent par leurs dimensions, par la richesse des détails, par la délicatesse du travail, par la beauté de leurs vitraux composés dans un temps où l'on parlait peu de chimie, et cette revue nous forcera de conclure que les hommes du Moyen-Age ne furent pas aussi barbares qu'on le dit. Et n'est-ce pas faire preuve d'ignorance que d'appeler temps de barbarie des siècles qui ont vu Charlemagne, Philippe-Auguste, Suger, Louis IX, St. Grégoire-le-Grand, Sylvestre II, St. Bernard, St. Anselme, St. Grégoire VII, Albert-le-Grand, Roger Bacon, St. Thomas d'Aquin, le Dante, Gerson, et

mille autres qu'il serait trop long de nommer ? Je ne parle point des Universités de Paris, d'Oxford, de Rome, de Florence, de Padoue, de Pragne, de Vienne, de Salamanque et de vingt autres établies pendant cette époque.

Voilà pour les gens de bonne foi qui veulent des éclaircissements ; mais quant aux Renaissants, Réformés et Libres-Penseurs qui ne serait ni point encore satisfaits, je me contente de leur demander trêve pour moi : il leur faudrait sans doute pour leur répondre une plume plus savante que la mienne, un adversaire plus digne d'eux, il n'aura pas beaucoup de peine à se rencontrer.

On me pardonnera j'espère cette petite excursion dans le Moyen-Age, mon sujet m'y a mené comme de lui-même et en vérité je crois qu'il aurait fallu y rester plus longtemps.

Après la définition du Progrès, telle qu'elle est donnée plus haut, je n'ai pas besoin de dire que les individus aussi bien que les sociétés, pour faire de véritables progrès, doivent mettre la religion et la religion véritable en tête de toutes leurs pensées. En effet l'homme, (et il en est de même des sociétés) l'homme ne soutient sa dignité, l'homme ne mérite le rang distingué qu'il occupe parmi les êtres qu'autant qu'il remplit la fin pour laquelle il a été créé, comme un homme de profession, par exemple, n'est digne du rang qu'il occupe dans le monde qu'autant qu'il se met en état de remplir fidèlement et utilement son emploi.

En vain l'on m'objectera que les sociétés payennes ont eu leurs littérateurs, leurs peintres, leurs sculpteurs, leurs architectes, leurs grands hommes d'état, qui sont encore regardés comme des modèles dans les sociétés chrétiennes. En vain l'on m'objectera que le Protestantisme et l'incrédulité ont eu aussi leurs grands hommes et tout genre. Car il serait facile de diminuer la force de ces objections en faisant voir ce qui manquait à tout ce qu'on trouve de grand chez les payans, ou en faisant voir avec Cobbett le tort que le Protestantisme a fait aux œuvres de l'esprit, ou encore en montrant à la nation française, par exemple, le mal qu'elle a souffert sous ce rapport pour avoir laissé souffler sur son sol le vent de l'incrédulité.

Mais admettons les objections telles qu'elles sont sans en diminuer aucunement l'importance ; que prouveront-elles ? Elles prouveront ce que personne n'a jamais nié, que je sache, que l'homme ayant reçu de son créateur l'inestimable don de la raison et étant d'ailleurs libre d'en faire l'usage qu'il voudra, sauf à en rendre compte à son créateur, il peut diriger les forces de son intelligence avec plus ou moins de succès vers un objet ou vers un autre : mais si de tous ces objets il néglige le principal, il a beau réussir dans tous les autres, il s'arrête en chemin et n'arrivera jamais à son terme : et certes, c'est ce dont nous a bien prévenu le divin auteur de notre religion, lorsqu'il nous dit : *qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers, si, d'ailleurs il néglige une autre conquête tout autrement précieuse, s'il n'attend pas la fin pour laquelle il est fait.* Ainsi donc quoiqu'on puisse faire certains progrès, sans commencer par remplir ses devoirs envers Dieu, il ne cesse pas d'être vrai qu'il n'y aura de véritable Progrès, en vue de la destinée humaine que celui qui dérive du premier de tous les progrès, la connaissance et la pratique de ce que l'homme doit à son créateur. Avant donc de donner un diplôme de progrès à un individu ou à une nation, il ne faut pas se contenter d'examiner com-

bien cet individu a découvert de planètes ou observé de comètes, combien il a écrit de volumes estimables sous certains rapports : combien cette nation possède de vaisseaux de guerre ou de commerce ; combien de ports de mer ou de grandes villes commerciales ou industrielles ; combien de canaux ou de chemins de fer sillonnent son territoire, il faut de plus examiner si cet individu commence par remplir sa destinée d'homme, si cette nation marche suivant les desseins de Dieu sur elle.

Je n'ai pas besoin de faire observer que quand je dis qu'il faut mettre la religion véritable en tête de tout progrès, je suis loin de vouloir donner à penser que la connaissance de la véritable religion et de la véritable morale puisse être le résultat des progrès de l'esprit humain. L'homme naît, reconnaissons le, dans l'ignorance complète de ce qu'il doit savoir et faire, il est alors en quelque sorte inférieur à la brute ; car, dit de Bonald, "l'animal naît parfait, l'homme naît perfectible." C'est sans doute cette infériorité apparente de l'homme à l'égard de la brute qui nous a valu l'honneur d'être regardés par certains philosophes comme des animaux dégénérés. L'homme doit acquérir tout ce qu'il ignore par le développement successif de ses facultés dans le commerce avec ses semblables ; mais les absurdités dans lesquelles sont tombés les philosophes payens, les erreurs des hérétiques, les horreurs qu'ont débitées les philosophes du dernier siècle, les folies des nationalistes de nos jours qu'ils s'appellent Eclectiques ou autrement, nous font assez voir ce que peut l'homme dans l'ordre religieux et moral quand il prétend s'y diriger par les seules lumières de sa raison.

C'est parceque l'homme ne peut rien dans cet ordre de choses que Dieu s'est chargé de lui révéler ce qu'il doit croire et pratiquer. Dans ce premier et indispensable progrès l'homme peut-être parfaitement tranquille et certain de réussir, il n'a qu'à écouter l'Eglise que Dieu a établie pour continuer les enseignements qu'il a donnés lui-même.

Pour justifier d'avantage la définition que j'ai donnée du progrès, et faire goûter encore mieux la vérité que j'en ai déduite, donnons encore quelques développements, faisons voir que le progrès religieux ne nuit point aux autres progrès, mais qu'au contraire l'homme fidèle à Dieu sera nécessairement un véritable homme de progrès. Je me trace là de l'ouvrage bien plus que les bornes que je me suis prescrites ne me permettent d'en faire ; aussi devrai-je me contenter de quelques mots sur chaque proposition.

L'étude et la pratique de la religion ne nuit point aux progrès de l'esprit humain sous quelque rapport qu'on les envisage. Je sais que Voltaire a soutenu le contraire et que ses collègues lui ont fait écho. Je sais que les protestants ont commencé avant les libres-penseurs qui sont leurs descendants, à dire que la soumission à l'Eglise empêche le génie de se développer. Mais, heureusement, l'histoire est là pour répondre aux Protestants, à Voltaire et aux libres-penseurs contemporains. Nous avons parlé du moyen-âge, prenons comme au hasard quelques noms dans la période moderne : Regiomontanus, Copernic, Galilée, le Père Peteau, cette *bibliothèque ambulante*, comme on l'appelait de son temps, le Père Kircher, Descartes, Pascal et Lacaille dans les sciences : L'Arioste, le Tasse, P. Corneille, J. Racine, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Massillon et Châteaubriand, dans les lettres ; Michel-Ange et Raphaël dans l'architecture, la sculpture et la peinture, et le Cardinal Mezzofanti, surnommé la *Pentecôte Vivante*, qui vient de mourir

en emportant la connaissance parfaite de plus de trente langues, qui savait l'anglais mieux que lord Byron, lequel fut obligé de s'avouer vaincu au sujet de sa propre langue ; tous ces hommes et tant d'autres qui pourraient les accompagner ne furent ni des protestants ni des libres-penseurs, et pourtant leur nom seul fait leur éloge. Enfin, pour clore les débats par un seul mot, n'est-il pas visible que l'Italie qui n'a jamais cessé d'être Catholique n'a pas cessé non plus d'être la terre classique des beaux-arts ?

J'ai nommé tout à l'heure Galilée, ce nom suffit pour réveiller toutes les déclamations des Protestants et des impies contre l'Eglise et contre l'Inquisition. Il semble qu'il serait bon de nous arrêter quelques instants pour en faire justice ; je m'y prêterais volontiers pour une raison que je n'ai pas besoin de donner ici. Si ce sujet n'avait déjà été traité dans cette tribune, la lecture à laquelle je fais allusion me dispense de faire voir que l'Eglise n'enchaîne point le développement du génie, mais qu'elle n'impose silence qu'aux hommes qui, prenant pour guide le génie du mal, et ne se contentant pas de se perdre eux-mêmes, veulent encore perdre leurs semblables.

Qu'on affecte tant qu'on voudra d'imputer à l'Eglise d'étouffer la lumière ; que, dans un langage digne de ceux qui l'emploient on se permette de la représenter comme un vaste éteignoir suspendu sur le monde, il n'en sera pas moins vrai que l'Eglise n'a jamais cessé d'encourager le génie, les arts, les lettres et les sciences. Mais c'est le sort de l'Eglise et de ses œuvres d'être calomniées ! Il n'y a pas jusqu'à ce Cabinet de Lecture qui ne soit montré du doigt comme un éteignoir qui menace Montréal d'une obscurité complète. Tant mieux ; c'est que le génie du mal le craint, c'est qu'il a déjà senti qu'il rencontre dans cette institution une adversaire impitoyable.

L'Eglise n'est pas plus épargnée lorsqu'il s'agit de progrès matériel ou industriel qu'au sujet des progrès intellectuels. Qu'elle avertisse les sociétés de se défier d'une industrie trop empressée qui ferait oublier l'âme, Dieu et le Ciel, et conduirait au matérialisme, on lui reproche de vouloir tenir les hommes dans la pauvreté et l'esclavage. Et pourtant l'Eglise a bien raison de prémunir ses enfants contre les dangers de l'industrie contemporaine qui, au nom du progrès, tue les âmes, les intelligences et les corps ! Si sa voix pouvait être écoutée, on ne verrait pas en France tant de victimes humaines immolées au matérialisme et à la soif de l'or qui dévore les grands industriels : on ne verrait pas des centaines d'êtres humains vivants et mourir prématurément sans recevoir presque autre instruction que la science du vice, sans autres jouissances que les satisfactions brutales qu'il procure ! Que n'ai-je le temps de citer ici quelques unes des pensées du Père Félix, prédicateur de Notre-Dame de Paris pendant le dernier Carême, au sujet des abus de l'industrie ! J'ai parlé de la France ; que n'y aurait-il pas à dire sur l'Angleterre ? Le mal n'est encore qu'au berceau en France, tandis qu'en Angleterre il a pris toutes les proportions de l'âge mûr. Je vos ferais frissonner d'horreur si je pouvais vous citer les paroles de M. Faucher, sur ce qu'il appelle l'Enfer des enfants victimes de l'industrie anglaise. Et les Etats-Unis ? Attendons un peu et l'on verra quels fruits l'industrie isolée du Catholicisme, ne manquera pas d'y produire.

Reste encore à développer cette proposition : *L'homme le plus fidèle à Dieu sera le véritable homme de progrès.* En effet, prenons l'homme dans quel-

que condition qu'il puisse se trouver, sur le trône ou dans la condition la plus basse de la société, seul ou à la tête d'une famille, n'importe, s'il est sincèrement fidèle à Dieu, il fera plus de progrès dans la sphère d'action qui lui aura été réservée par la Providence, ou fera plus pour le bien de ses semblables quelle que soit la voie qui le conduise à ce résultat que s'il était autrement disposé. Comprenant que le travail est une peine imposée à l'homme pendant son temps d'épreuve ; ayant d'ailleurs devant les yeux cette sentence du Fils de Dieu : " Quand vous aurez fait ce que vous aurez pu, dites encore, nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que ce que nous devions faire ", il ne dira jamais : c'est assez. Sachant de plus qu'il est obligé d'aimer son prochain comme soi-même et que Dieu a confié à chacun le soin de son frère, il sera le vrai philanthrope.

Mais, vont s'écrier les Protestants et les incrédules, comment conciliez-vous ces principes avec la conduite de tant de moines, de religieux et de religieuses, qui, sous prétexte de piété, furent de tout temps et sont encore des membres inutiles dans la société, et ( pour transcrire ici le noble langage de ces Messieurs ) des fainéants et des fainéantes qui vivent au dépend des autres ? Insensés ! répondrai-je, qui outragez les œuvres de Dieu sans les connaître, le bon sens ne vous dit-il pas que supposé que Dieu ait mis l'homme dans le monde pour faire sa volonté, c'est à lui à montrer à l'homme dans quelle condition il doit passer sa vie ? Le bon sens ne vous dit-il pas que pour se faire moine, religieux ou religieuse, il faut une vocation du ciel et des grâces extraordinaires ? Je voudrais bien voir un libre penseur, par exemple, si paresseux qu'on le suppose, soumettre pour la vie, sa volonté à celle d'un Supérieur, s'enfermer entre quatre murailles, faire vœu de chasteté et l'observer, faire vœu de pauvreté, porter le cilice, se donner la discipline pour ses propres péchés et pour ceux de tout le monde, avec cela prier Dieu la grande partie du jour et employer le reste, à part le peu donné au sommeil, à travailler pour nourrir ou instruire tous les nécessiteux et les indigents du voisinage ! Voilà pourtant les œuvres générales des moines et des religieuses, sans compter les détails.

Comment appeler fainéants des hommes qui, avant qu'on parlât de chimie agricole, avaient su transformer en jardins délicieux des montagnes regardées jusque là comme inhabitables ? Comment appeler fainéants ceux qui pendant plusieurs siècles furent presque les seuls *écrivains*, les seuls dépositaires de la science ; ceux qui ont copié, conservé et transmis aux modernes tous les écrits des anciens ? Comment la France a-t-elle pu oublier les Bénédictins, comment appeler fainéants les moines du Saint-Bernard qui se cramponnent au sommet des Alpes pour arracher à la mort le voyageur égaré ou enseveli sous la neige, sans regarder si ce voyageur ne serait pas un protestant ou un libre-penseur qui aurait maudit cent fois les moines et les couvents ? Des repaires de la fainéantise auraient-ils produit des hommes tels que St. Bernard, St. Thomas d'Aquin, Mabillon, Dom-Calmet et grand nombre d'autres ?

En Angleterre, en Allemagne, en Suisse et partout où il a pénétré, le protestantisme a fait main basse sur les monastères et les couvents ( remplacés en Angleterre par le paupérisme ; ) la France révolutionnaire en avait fait autant, on sait, avec quels résultats, là comme ailleurs, combien de malheureux

devenus des escrocs, des assassins, des brandons de discordes politiques étaient peut-être appelés à devenir des hommes vertueux et utiles dans les monastères, si l'esprit de la prétendue Réforme, inaugurée par un moine apostat, n'avait pas égaré les idées de la société européenne ? Finissons-en là avec cette question incidente, et revenons où nous en étions, savoir : que l'homme le plus fidèle à Dieu sera toujours le véritable homme de progrès et le vrai philanthrope.

Pour confirmer davantage cette vérité, je citerai comme exemple St. Jérôme, qui, non content de ce qu'il avait appris dans sa jeunesse parcouru dans un âge avancé la Gaule, la Grèce, la Palestine, puis va s'ensevelir dans les déserts de la Syrie, pour se rendre plus savant et plus utile ; qui avait lu tous les écrivains connus de son temps, et malgré ses maladies ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Je citerai St. Liguori, ce saint du dix-huitième siècle, qui avait fait vœu de ne jamais perdre de temps, et qui, malgré le ministère le plus occupé qu'on puisse imaginer, et de graves infirmités, a composé un si grand nombre d'ouvrages qu'on ôse à peine en entreprendre la lecture, et si pleins d'érudition qu'on est à se demander en les lisant, comment il a pu faire pour savoir tant de choses. Je citerai Louis IX, qui, malgré les guerres presque continuelles qu'il eut à soutenir, soit contre des vassaux rebelles, soit contre la barbarie des Mahométans, trouva le moyen de faire mieux qu'aucun roi de France, le bonheur de son peuple. Je citerai St. Vincent de Paul, qui, sans autres ressources que l'amour de Dieu, outre la part active qu'il prit aux grandes affaires de son temps, a couvert la France d'institutions charitables, trouvé le moyen de soulager toutes les misères, et a rendu ainsi plus de services à l'humanité souffrante que tous les philanthropes, phalanstériens ou communistes, qui avec des capitaux fabuleux, n'ont éprouvé que des déceptions et n'ont réussi qu'à faire des dupes.— Permettez-moi de vous citer encore le bienheureux Pierre Claver, qui, sans autres moyens que son cœur brûlant de charité, sut apporter tant d'améliorations au triste sort des Nègres, tandis que la romancière Beecher Stowe et tous ceux qui ont lu la *Cuse de l'Oncle Tom* n'en ont peut-être pas soulagé un seul. Et la sœur Rosalie, dont le nom suffisait pour apaiser la populace amentée, et ferait verser des larmes si je parlais à Paris, que d'œuvres prodigieuses n'a-t-elles pas faites pour le soulagement de toutes les misères ? Enfin qu'on demande aux classes pauvres de Paris quelle différence ils mettent entre l'Abbé Mulois et les utopistes qui cherchent à s'engraisser des sueurs du peuple tout en parlant bien haut d'améliorer son sort, et leur réponse viendra à l'appui de la vérité que je soutiens.

Je croirais manquer à votre attente si je terminais cette lecture sans faire en peu de mots l'application à notre chère patrie de ce que j'ai dit du progrès.

Je dirai donc que nos pères ont été des hommes de progrès dans le sens que je l'ai compris et exposé. En effet si nous ouvrons leur histoire nous les verrons tenir d'une main la hache du défricheur et de l'autre le fusil pour se garantir des attaques du sauvage ; mais si nous examinons les motifs qui leur firent quitter la vieille France pour la Nouvelle nous trouverons que le premier mobile de leur départ était la gloire de Dieu et le salut des sauvages. Si nous jetons les yeux sur leurs premiers établissements nous verrons la croix plantée à la place du premier arbre abattu ; puis, à quelque temps de là une modeste

chapelle qu'un missionnaire visite de temps en temps s'il n'y réside pas. Ici je constate avec bonheur que nos Canadiens des campagnes sont les dignes descendants de si dignes aïeux. Car qui ne sait que pour faire réussir un établissement Canadien dans les terres nouvelles, il faut le clocher et le prêtre ? Pour en revenir à nos ancêtres, à peine eurent-ils des malades à soigner qu'ils eurent des hôpitaux ; à peine eurent-ils des enfants à instruire qu'ils eurent des religieux et des religieuses qui les attendront.

Monsieur Garneau dit, dans son histoire du Canada : " Ce qui frappait d'avantage autrefois l'étranger en arrivant sur ces bords, c'étaient nos institutions conventuelles, comme dans les provinces Anglaises, c'étaient les monuments du commerce et de l'industrie : cela était caractéristique de l'esprit des deux peuples. Tandis que nous érigeons des monastères, le Massachusetts se faisait des vaisseaux pour commercer avec toutes les nations."

C'est juste ; mais tel commencement telle fin. Le Canada français ne s'est point encore détourné de la marche qu'il avait prise. Il n'a point cessé de bâtir des couvents, des églises, des maisons d'éducation, des asiles pour toutes les infortunes, et de faire des œuvres de religion et de charité. Si le temps ne me manquait, que de noms je pourrais citer, soit parmi les morts, soit parmi les vivants, qui viendraient à l'appui de ce que j'ai dit plus haut, que *l'homme le plus fidèle à Dieu est le véritable homme de Progrès !* Que d'hommes et de femmes admirables la providence nous a envoyés de France ou a fait naître parmi nous pour soulager toutes les misères et pourvoir à tous les besoins de notre jeune peuple !

Ayant commencé par le progrès fondamental les Canadiens français n'ont pu manquer de faire les autres. Aussi, malgré l'apathie de leur mère patrie, malgré les perfidies des sauvages, malgré les attaques de leurs ambitieux voisins, enfin malgré l'Angleterre qui les a conquis sans les vaincre, les Canadiens français sont parvenus à former un peuple, qui, s'il n'est pas le plus catholique, le plus moral, le plus libre, le plus riche et le plus heureux de tous les peuples, peut au moins entrer sans crainte en comparaison avec ceux qui prétendent au premier rang, sous ces différents rapports. Quant à l'instruction, quant à la littérature, aux sciences et aux arts, il semble que nous devrions être un peu plus modestes. Cependant, quand la part faite des difficultés que nous avons dû vaincre, on songe que nous avons une Université qui s'est mise de suite à la hauteur de sa position, sept ou huit collèges classiques, deux écoles Normales, un journal de l'Instruction Publique qui ferait honneur à un pays plus ancien, un grand nombre de collèges industriels et d'académies pour les jeunes filles, avec des écoles presque innombrables dans les villes et dans les campagnes, pour une population qui formerait à peine un quartier de Londres, on ne voit pas pourquoi on affecterait de nous mépriser pour exalter les autres. Et ce qui nous garantit l'avenir de l'instruction parmi nous, c'est que toutes les institutions dont j'ai parlé sont ou l'œuvre immédiate de la religion, ou au moins sous son contrôle. Faisons des vœux pour qu'il en soit toujours ainsi. Car la France est là pour nous dire quel serait le sort de la jeunesse s'il arrivait que la religion cessât d'avoir la main sur l'éducation. Et, soit dit en passant, si nous voyons déjà poindre parmi nous ce mauvais esprit qu'on est convenu d'appeler Voltairianisme, s'il y a déjà parmi nous des hommes qui injurient la religion à laquelle ils doivent ce qu'ils savent,

qu'en serait-il s'ils avaient reçu une éducation telle qu'elle se donnait dans les lycées de France à la malheureuse époque où les familles étaient dans la nécessité de laisser pervertir leurs enfants ?

A l'état de l'instruction se rattache le journalisme. Il semble que je doive m'interdire d'en parler. Cependant je dirai en deux mots ce que je pense à ce sujet. Je dirai d'abord que nous aurions peut-être assez de journaux, s'ils étaient tous ce qu'ils doivent être, des moyens d'éclairer les populations pour les conduire à leur fin par le chemin du véritable progrès.

Pour ce qui est de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, je crois que nous sommes en assez bon train ; nous n'avons qu'à continuer. Cependant prenons garde de nous laisser asphyxier (au moral bien entendu) par l'odeur du charbon, ou éblouir par l'éclat du chélin anglais ou de la piastre américaine. L'effet désastreux de ces accidents serait de nous jeter dans une sorte de matérialisme dont nous pourrions voir les exemples au de-là du quarante-cinquième parallèle ; car là aussi la fin a dépendu du commencement. Ayant commencé par le progrès matériel, les Etats-Unis sont menacés et déjà atteints sur plusieurs points d'un cancer qui pourrait leur donner la mort, si le sang catholique n'arrête pas les progrès du mal.

Je crois ne pouvoir mieux finir qu'en nous appliquant la pensée que Napoléon III, à qui l'on ne refusera pas d'être un homme de progrès, exprimait aux habitants de la Catholique Bretagne. Soyons entreprenants, industriels, commerçants à la bonne heure ! mais avant tout continuons d'être catholiques de conviction et de pratique comme nos pères, et j'ajouterai, le reste ne fera qu'aller de bien en mieux.

#### Quelques mots à l'occasion de la lecture de M. Bourassa.

La dernière séance du *Cabinet de Lecture Paroissial* qui eut lieu le 14 du mois précédent, fut occupée en entier par une seule lecture. Elle eut un plein succès. Dans une description de Naples et de ses environs, M. Nap. Bourassa sut captiver constamment et sans ombre de lassitude l'attention de l'honorable auditoire, qui se pressait, malgré la pluie battante, dans l'enceinte du *Cabinet de Lecture*. On ne saurait exprimer avec quel charme chacun a pu parcourir les sites pittoresques et variés à l'infini de l'incomparable paysage de Naples ; nous disons parcourir ; car on y était ; on le voyait, on le palpait. Le style vif, animé, pittoresque, parlant de M. le Lecteur nous faisait toucher au doigt chacun des mille détails, qu'il a relevés avec tant de justesse, de sentiment et d'à-propos ; nous croyons qu'il serait difficile de réussir mieux dans le genre descriptif mêlé d'appréciations fines et délicates et de réflexions justes et souvent profondes.

Mr. Bourassa s'est montré à la fois observateur adroit et intelligent, peintre délicat, littérateur distingué, homme de goût et philosophe. Chacun de ses tableaux est achevé en son genre. Le grand comme le petit trouve place dans sa narration avec une égale vérité et un égal bonheur. Le *Vésuve en courroux*, l'*horizon immense des mers* n'y sont pas mieux peints que le *panier du Lazzaroni*, la *bourse de soie* trouvée aux doigts du *Squelette de Pompeï*, ou les *manuscrits calcinés* où la sagacité moderne a été ravir de nouveaux secrets.

Volontiers nous serions tentés d'appliquer en petit à Mr. Bourassa au sujet des détails sans nombre qui remplissent son charmant tableau, ce que le *Critique Français* a dit du prince des poètes :

Son livre est d'agrément un fertile trésor  
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

En vérité, nous ne pouvons nous défendre d'exprimer ici à M. Bourassa, avec tous nos remerciements pour les moments délicieux qu'il nous a fait passer avec lui dans cette belle soirée, de lui exprimer disons-nous, le vif désir que nous aurions ; et que nous le prions instamment de vouloir prendre en considération ; c'est que son travail sur *Naples* ne soit que le prélude d'un travail plus étendu que nous le supplions d'entreprendre, s'il n'est déjà commencé, sur FLORENCE, la patrie immortelle du DANTE, de MICHEL-ANGE et des MÉDICIS, et plus que tout cela sur ROME.

Un travail semblable doit être facile à M. Bourassa. Son séjour prolongé dans l'une et l'autre de ces deux villes, lui a donné le moyen de les observer plus complètement, si tant est, qu'il soit possible d'épuiser ROME, même avec des années d'étude et d'observations.

Rome Antique, Rome Moderne, Rome Souterraine la Rome des Césars, celle des Papes et des Martyrs, la Rome des Arts et de la Civilisation Moderne, la Rome des Léon X et des Sixte V ; Rome enfin avec ses merveilles, son vieux Capitole et son Colysée, rival du temps, son Saint-Pierre resplendissant, portant dans les airs, sa vaste coupole qui commande la Ville et le Monde. (*Urbi et Orbi.*) Rome et ses palais séculaires, et ses villa sans nombre : Farnèse, Borghèse, Pamfili, Tivoli ; Rome et ses types vivants et animés, où respire encore la grandeur de ses ancêtres. . . . . Que de tableaux, quelle mine, quelle monde à exploiter, quel champ vaste pour l'imagination, pour la pensée, pour l'âme, pour les leçons de l'esprit, et pour les émotions du cœur.

Nous nous complairions moins à tracer ici avec tant d'étendue cette sorte de programme à notre aimable compatriote, s'il nous avait moins attaché qu'il ne l'a fait dans son premier travail ; et s'il nous avait moins bien prouvé avec quel rare bonheur il peut s'acquitter d'une pareille tâche. Il nous semble que la lecture qu'il nous a donnée sur la partie de son voyage qu'il a fait avec moins de loisir, n'est que comme pour nous mettre en goût et nous faire attendre avec plus d'intérêt un ouvrage plus complet.

Nous sommes bien sûrs en insistant sur cette demande d'a'oir au devant des désirs de tous ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre. Monseigneur l'Évêque de Montréal dont la présence ajoutait un si haut intérêt à cette séance, a daigné adresser à Monsieur Bourassa l'expression de toute sa satisfaction. Sa Grandeur, qui sait dans ces circonstances saisir avec tant de délicatesse les à-propos, a bien voulu rappeler à Monsieur le Lecteur, l'heureuse coïncidence qui l'avait fait se trouver auprès d'elle pendant son séjour à Rome, et a fini par lui souhaiter tout succès dans ses travaux d'art, qui commenceraient à doter le pays d'un MUSÉE-NATIONAL.

Cette invitation nous semble avoir d'autant plus de portée qu'elle vient de plus haut ; mais comme l'entreprise d'un MUSÉE-NATIONAL, proprement dit est une œuvre immense et beaucoup au-dessus des forces d'un simple particulier, nous exprimerions ici volon-

liers le veut que le gouvernement viant en aide à une entreprise qui ne pourrait qu'honorer notre pays.

#### Institut Canadien-Français.

L'Echo ne sera pas l'organe du *Cabinet de Lecture Paroissial* seulement, il se fera un bonheur et un devoir de reproduire autant que possible les morceaux qui paraîtront dans les autres Institutions Catholiques et en particulier dans l'*Institut Canadien-Français*.

En attendant que nous puissions mettre sous les yeux de nos lecteurs le brillant discours prononcé par l'Honorable P. O. Chauveau, président de cette dernière société, lors de son inauguration solennelle, nous ne saurions nous empêcher d'insérer ici les rapports qu'ont déjà donnés de cette séance la *Minerve* et l'*Ordre*.

Voici comment s'exprime la *Minerve* :

Avant hier soir, jeudi 16 Décembre, l'Institut Canadien-Français inaugurait ses salles avec un éclat remarquable. Jamais nous n'avions vu un plus brillant auditoire écoutant de plus brillants orateurs. Sa Grandeur Mgr. de Montréal, les dignitaires de l'Evêché, les Supérieurs des Maisons d'Education, les Dames et les notables de cette ville s'emblaient s'être donnés rendez-vous pour entendre les voix éloquents et empreintes du patriotisme le plus ardent de l'Îlon. M. Chauveau et de M. Hector Fabre. Tentés de faire l'éloge de ces Orateurs, nous nous en abstenons de peur d'être trop au-dessous de leur mérite.

Sa Grandeur, dont la présence donnait déjà tant d'éclat à cette fête, daigna encore adresser quelques paroles à l'Assemblée, paroles toutes paternelles, que celle-ci recueillit avidement, et dont elle témoigna sa reconnaissance par les plus vifs applaudissements.

M. D. Masson, Président de l'Association St. Jean-Baptiste, le Rév. Messire Granet, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, le Rév. Père Vignon, Recteur du Collège Ste. Marie, et le Rév. Père Aubert, Supérieur des Oblats, montèrent successivement à la tribune. Disons à la louange de M. D. Masson qu'il s'est montré le digne président de notre belle, noble et patriotique association St. Jean-Baptiste. La belle réputation que la chaire de vérité a acquise aux Révérends MM. Granet, Vignon et Aubert nous dispense de parler de leurs discours.

Nous manquerions au devoir de la reconnaissance en ne disant pas un mot à la louange de MM. les officiers de cet Institut qui, en cette occasion, ont déployé tant de zèle, de galanterie et de politesse.

La sage Constitution de l'Institut Canadien-Français, le patriotisme, l'activité et l'esprit d'entreprise de ses fondateurs, les vives sympathies qu'il rencontre partout, tout nous autorise à croire qu'il est destiné à jouer un rôle de la première importance.

L'*Ordre* s'exprime ainsi :

..... Nous ne dirons rien de MM. Chauveau et Fabre, de peur de ne pas rendre à ces deux illustres colonnes de l'Institut Canadien-Français, tout le mérite qu'ils ont d'avoir lancé la jeunesse de Montréal dans une voie nouvelle, sous le regard vigilant de la religion, cette mère de la vraie civilisation. D'ail-

leurs, la solide réputation des deux orateurs qui firent les honneurs de la soirée de jeudi, peut fort bien se passer de nos appréciations.

Après MM. Chauveau et Fabre, Mgr. de Montréal monta à la tribune au milieu de frénétiques applaudissements, et, dans une affectueuse allocution, il exprima ce que son cœur éprouvait de joie en voyant tout ce que l'Institut Canadien-Français avait fait pour la religion. Ce dut être pour le cœur paternel du saint Prélat, un moment délicieux que celui-là ! et la joie qui rayonnait sur toutes les figures disait aussi d'une manière bien éloquente, qu'en Canada, la science sera toujours la fille de la Religion.

Cette dernière pensée a été magnifiquement développée par le Rév. Messire Granet, supérieur de St. Sulpice et par le Rév. Père Vignon, recteur du Collège Ste. Marie, qui se font admirer partout où ils vont et aimer de tous ceux qui les connaissent.

Le zélé Président de la société St. Jean-Baptiste, M. O. Masson, fit voir que pour conserver notre nationalité, il faut la couvrir du blanc manteau de la religion : sitôt qu'il y aura scission entre le peuple Canadien et le Catholicisme, flétrie dans nos cœurs, notre Nationalité disparaîtra bientôt comme la paille devant la tempête.

Nous ne saurions mieux terminer qu'en empruntant au Révérend Supérieur des Oblats ses propres paroles : " Ce soir, dit-il, je ne savais trop si je me trouvais à Paris ou à Montréal ; mais ce que je sais bien, c'est que les discours qui ont été applaudis à l'Institut Canadien-Français, l'auraient été de même à l'Académie française.

CYRILLE BOUCHER.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagande des mauvais livres.

#### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial* paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in-4o contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé *francé* à MM. les Editeurs de l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, Boîte 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La *Minerve*.